

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !...

vendredi 2 novembre 1923

## Sommaire :

Quelques déclarations de M. Mussolini  
Comment on prêchait au XV<sup>me</sup> siècle  
A propos de chrysanthèmes  
Nationalisme anglais et Catholicisme  
La Porte Mantile à Tournai  
Quelques réflexions  
La politique et l'économique

Norbert Wallez  
Omer Englebert  
Adolphe Hardy  
Hilaire Belloc  
Th. Bondroit  
Comte Perovsky  
Georges Legrand

Les idées et les faits : Chronique des idées : " Le long de ma route ,,  
J. Schyrgens. — France.

## La Semaine

\* La natalité belge baisse toujours !... Certes les conditions économiques actuelles exigent trop souvent des familles nombreuses une vertu, voire même un héroïsme, qui ne seront jamais le fait du grand nombre. Il reste que la baisse de la natalité est le résultat de crimes innombrables ; crimes contre la Patrie dont l'avenir est compromis, crimes surtout contre la Providence qui risquent d'attirer sur le pays que ravage le néo-malthusianisme, les pires châtiments.

Si la France et la Belgique veulent vivre, et ne pas être vaincues demain par l'ennemi d'hier, il faut qu'elles protègent les familles nombreuses, combattent l'immoralité et reviennent au Devoir, c'est-à-dire à Dieu et à sa Loi.

\* L'Italie célèbre avec enthousiasme l'anniversaire de la dictature. Mussolini a arrêté la course à l'abîme. Son pays renaît. Sans doute, l'Italie nou-

velle a des allures impérialistes ; sans doute ignore-t-on encore à quel régime stable le fascisme conduira, mais quiconque a conscience des fléaux qui menaçaient l'Europe d'après-guerre — démagogie, communisme, bolchévisme — doit se féliciter de voir réussir l'homme qui sut imposer à sa patrie, le magnifique redressement que le peuple italien fête en ce moment.

\* En Autriche aussi un homme a sauvé son pays. Mgr Seipel s'y prit autrement que Mussolini, parce que la détresse autrichienne était différente de la détresse italienne, mais la volonté du chancelier a refait l'Autriche comme celle du dictateur a refait l'Italie.

Toute l'Italie acclame son sauveur ; les électeurs d'Autriche viennent d'acclamer le leur en lui donnant la majorité dont il a besoin pour parfaire son œuvre.

CHOCOLAT

D  
U  
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

PARQUETS

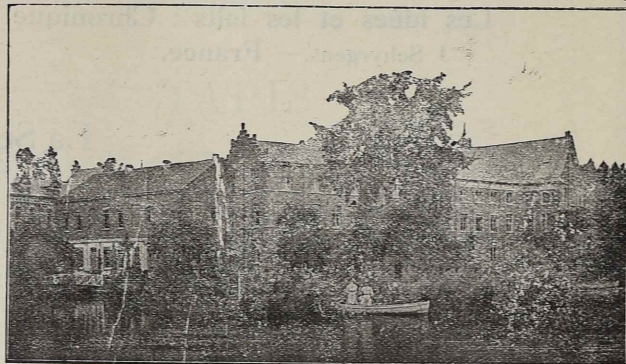


JULES DE WAELE

Rue Saint Hubert  
Woluwe St-Pierre

Téléph. : 32194

Institut S<sup>TE</sup>-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR

*situé dans un coin du pays brabançon*

à HOEGAERDE (près Tirlemont)

*au sein d'un vallon choyé par la nature  
entouré d'un parc de 7 hectares*

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE

SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

Prix de la Pension : 1800 francs

# Quelques déclarations de M. Mussolini

Prié par la *Revue catholique des idées et des faits* de faire une enquête sur la situation religieuse, morale, politique et économique de la Nouvelle Italie, nous avons pensé qu'il convenait de rencontrer M. Mussolini et d'apprendre de lui-même quelles sont ses ambitions, ses principales directives, ses raisons d'espérer et les objets de sa satisfaction.

Il ne s'agit point de préconiser ici un système ou de louer un régime. Il ne s'agit pas non plus de juger un homme. Quoi qu'aient prétendu quelques sots, c'est seulement de recueillir une documentation sérieuse que nous avons eu le désir.

Nous en publions une partie cette fois. Le reste suivra bientôt, sans doute. Et nos lecteurs prendront soin d'en tirer les conclusions qu'elle comporte.

Il est possible que, dans les lignes qui suivent, nous nous exprimions au sujet du dictateur fasciste avec des sentiments ou sur un ton tout autre que ceux d'un vulgaire greffier. Si certains nous en font reproche, nous leur demanderons s'ils n'ont jamais, eux, loué, chaudement loué des protagonistes d'une démocratie désorganisée, malgré l'évidence de cette erreur, malgré les ravages de cette action. Pourquoi donc serions-nous injustement sévères envers une personnalité qui lutte avec un lucide et fulgurant courage pour le salut et la grandeur de sa patrie ?...

\* \* \*

M. Mussolini avait pris, il y a trois ou quatre mois de cela, la peine de lire les études qui ont paru par nos soins dans la *Revue catholique des idées et des faits* sur la nécessité et l'excellence d'une fédération Belgique-France-Italie. Et il avait eu l'amabilité de nous affirmer, par M. Michelangelo Zimolo, qu'en plusieurs points son accord nous était acquis.

Une visite à M. Bastianini, son secrétaire, président des fascistes italiens établis à l'Étranger, président aussi du Conseil Provincial dans sa province, jeune homme de vingt-six ans, étonnamment actif et résolu : l'entrevue avec M. Mussolini est promptement fixée.

Il est midi et demi. Un soleil subtil et doux remplit, au Palais Chigi, la Salle des Galères. Au milieu de la pièce, sur une table, une forte maquette, brune et rude, d'un navire vénitien. Au dessus de chaque porte, des proues tendues. Et couvrant les murs, des tapisseries belges, d'un Jan Leyniers, qui représentent la vie, ou plutôt les triomphes, d'Alexandre.

Nous traversons le Salon del Morosini et le Salon del Colleoni, une petite antichambre qu'orne un tableau d'un maître italien : La Vierge, l'Enfant Jésus et Sainte Agnès. Un huissier ouvre une porte. C'est le bureau de M. Mussolini.

Le dictateur est assis tout au fond près de la fenêtre. Rapide il se lève et vient à nous.

— Excellence, nos hommages, et nos souhaits pour votre personne en même temps que pour votre magnifique patrie.

Il sourit avec une bienveillance mêlée de malice. Ses mâchoires sont, à un point surprenant, vigoureuses, bien faites pour de rapides et profondes morsures. Ses yeux d'un feu sombre, sont teint très hâlé achèvent de lui donner une physiologie de dominateur, d'une beauté romaine.

Nous lui exprimons notre plaisir que ce lieu de ses principales méditations soit orné de tapisseries belges, de Jan Leyniers encore.

Et l'entretien commence très cordial, M. Mussolini parlant la langue française très facilement, avec beaucoup de nuances. Il n'y eut qu'un mot : *vastité*, qui ne figurait pas parmi ceux qu'enregistra Littré.

— Excellence, vous le savez, la Belgique n'est pas une petite nation. Elle est une grande nation par sa puissance technique, par son énergie civique, par son sens de l'honneur, par ses créations artistiques, les plus belles avec les créations de l'Italie, par...

— Par la qualité et l'activité de son catholicisme.

— Excellence, j'allais le dire, mais je préfère infiniment l'entendre de Votre Excellence.

Cette grande nation a besoin d'une grande politique ; elle peut faire une grande politique. Mais elle ne le peut qu'en intime et constant accord avec l'Italie.

Une allusion rapide à l'attitude de M. Hymans lors des incidents italo-grecs. M. Mussolini a éprouvé beaucoup de surprise et beaucoup de tristesse de voir alors le délégué de notre pays ne pas se rallier aux thèses du Cabinet de Rome. Il a fallu l'habileté de M. le Ministre Jaspar pour dissiper cette fâcheuse impression.

— Une grande politique sur le Rhin afin que la Rhénanie s'émancipe de la Prusse sans se subordonner à la France. Une grande politique en Afrique afin que les Italiens et les Belges approprient et civilisent promptement leurs possessions du Continent Noir. Une grande politique sur le plan de l'intellectualité. Excellence, les Belges sont tous, ou presque tous, passionnément désireux de connaître et de servir la Culture Latine, mais beaucoup d'entre eux s'inquiètent et se courroucent qu'on la leur propose trop souvent sous une forme française, avec des ingénieries françaises, un contrôle français, une sorte d'hégémonie française. Une grande politique d'ordre moral, d'ordre social, d'ordre religieux, afin qu'en Belgique comme en Italie il y ait un esprit romain, afin que l'Église

Romaine possède par les efforts conjugués des deux peuples, des moyens très considérables de prosélytisme, de prestige, et par tout l'univers. »

M. Mussolini écoutait avec une attention très tendue cet exposé, ici trop schématisé. Il avait interrompu à maintes reprises, pour demander une explication, des précisions ou pour dire son avis.

— Oui, reprit-il, il faut que la Belgique et l'Italie collaborent et d'intime façon. L'Italie va prendre, au point de vue économique, une situation très enviable. Nous avons entrepris des travaux gigantesques pour utiliser les ressources hydrauliques : énergie motrice, lumière, irrigation de nos champs. L'esprit de travail, depuis un an, s'est admirablement développé. Avant que le fascisme se fût emparé de l'État, des incidents ridicules mettaient aux prises les patrons et les ouvriers. Ainsi, aux usines Fiat, on fit grève pendant des semaines parce qu'une des horloges de l'usine marquait l'heure avec quelques minutes de retard, des meneurs soutenant que la direction voulait prolonger ainsi la durée du travail. Plus rien de pareil ne se constate à présent. Il est certain que les énergies du peuple italien s'accroissent. Voyez donc nos chemins de fer. Ils avaient jadis des retards énormes. Ils sont aujourd'hui d'une ponctualité que beaucoup de pays nous envieraient. »

La satisfaction du dictateur est visible pendant qu'il tient ce langage.

— Vous avez raison, continue-t-il aussitôt, vous avez raison d'insister sur le rôle prépondérant du catholicisme dans la vie des nations. La force de l'Italie, sa joie et ses merveilleuses chances d'avenir, nous les devons au catholicisme. Je l'ai très fréquemment proclamé. Je le proclamerai chaque fois que j'en aurai l'occasion. Le catholicisme, par ses doctrines et ses préceptes de renoncement, de pénitence, de sacrifice, de mortification, le catholicisme par son ascétisme décide les hommes à se combattre eux-mêmes au fond d'eux-mêmes et, en se combattant, à développer leur énergies profondes, ou plus exactement, le catholicisme entraîne l'homme à préparer et à assurer le triomphe de ses meilleures énergies, celles qui font les héros et les saints. C'est grâce à notre catholicisme que nous, Italiens, nous avons conservé cette vigueur spirituelle, cette fécondité spirituelle, cette noblesse spirituelle qui suppléent à la richesse matérielle qui nous manque, et qui d'ailleurs nous rendent très aptes à la conquérir.

M. Mussolini parle de cela simplement, avec une conviction tranquille quoique, par moments, on la devine aisément frémissante.

☞ Sans le catholicisme, nous, Italiens, que deviendrions-nous ? Que serions-nous devenus ? Voyez donc, mon cher Monsieur, la plupart des peuples européens. Ils ont trop cédé à la manie de jouir. Ils se sont épaissis. Ils se sont matérialisés. Et s'ils sont protestants, ils entraînent dans leur chute cette religion même. Ils ne la laissent plus subsister que comme un formulaire derrière lequel il n'y a plus rien ou presque plus rien de religieux. Rien n'est plus significatif à ce propos que d'examiner les avatars du mot : confort. Ce mot confort, mon cher Monsieur, est italien. Il signifie pour nous ce qu'il signifiait dans son acception première : la joie de l'esprit, la joie du cœur, la paix délicieuse de toute l'âme, un goût des

réalités supra-terrestres. C'est cela le confort. Mais que d'autres peuples ont fait de ce mot le synonyme du fauteuil-club et du water-closet !

Il est manifeste à qui observe le chef d'État qui tient ce langage, qu'une admiration sincère pour l'Église et une profonde gratitude pour les bienfaits qu'elle a départis à l'Italie l'animent. Son regard, les mouvements de sa tête, ceux des lèvres surtout, les mains serrées quoiqu'agiles, la vivacité de certaines expressions, leur gaillardise même ne sont certes pas d'un homme qui se compose, qui se soucie d'opportunisme ou d'habiletés. Sa pensée d'ailleurs l'entraîne, et sa passion. Sans une pause, il continue :

— Oui, le catholicisme rend à l'Italie, comme il rend à toutes les Nations qui ont accepté d'être pénétrées par lui, l'incomparable service de les viriliser, de les purifier, de les élever au dessus d'elles-mêmes par la lutte victorieuse à laquelle il les décide contre leurs appétits grossiers ou malsains. Le catholicisme nous a rendu d'autres services que celui-là. Par son esprit de mortification, il nous convainc de consommer moins que nous ne produisons. Il nous a dotés ainsi de réserves matérielles grâce auxquelles nous avons traversé des crises telles qu'un autre peuple sans doute ne leur aurait survécu.

Et M. Mussolini de tracer à grands traits les péripéties de sa nation au cours des siècles, les plus merveilleuses splendeurs et les plus pénibles revers.

— Cette Rome, dit-il, fut jadis la plus puissante et la plus nombreuse cité de l'univers. Des historiens n'ont-ils pas soutenu, qu'au temps de l'empereur Auguste, elle comptait trois, sinon quatre millions d'habitants ? Mais au Moyen Age, elle n'est guère plus qu'une bourgade. Sa population ne dépasse pas de beaucoup les dix mille. Elle est maintenant au million. Par nos qualités spirituelles et morales, nous sommes autorisés à des grandes ambitions, à de grands desseins. Il arrive fréquemment qu'au dehors, avec sincérité ou avec hypocrisie, on nous reproche ce qu'on appelle notre mégalomanie, on nous accuse d'impérialisme. Qu'on veuille d'abord tenir compte de ce fait. Dans vingt ans nous serons cinquante millions en Italie. La Russie s'effondre. L'Allemagne va probablement se diviser. La France et l'Angleterre ont une faible natalité. Nous serons donc en Europe le peuple démographiquement le plus fort. Pourquoi, comme tous les peuples en cet état, ne nous épanchions-nous pas sur les pays d'alentour ? Ce ne sont pas des satisfactions physiques qui nous attirent. Ce sont des idéaux. L'Empire Romain fut brillant et bienfaisant. Il est probable que la Nouvelle Italie pourrait être plus brillante et plus bienfaisante que lui. L'Empire Romain a existé quand les distances étaient infranchissables. Les Chinois n'ont rien su de l'Empire Romain, les tribus du Centre Africain non plus. L'Empire Romain servait une civilisation imposante, sans doute, mais que le paganisme viciait en son essence. La Nouvelle Italie peut être aisément connue aux points les plus éloignés. Elle est prosélyte, elle est championne du catholicisme, la plus sublime des religions.

M. Mussolini ne lâche donc pas son patriotisme. Il paraît heureux que ses compatriotes aient de telles relations avec l'Église que le catholicisme leur est devenu en quelque sorte consubstantiel.

— Dans ce que je viens de vous dire, continue-t-il, vous trouverez les principales raisons de mon attitude vis-à-vis du catholicisme. Respect pour le catholicisme. Protection du catholicisme. Collaboration avec le catholicisme. La hiérarchie ecclésiastique doit être honorée par l'État. Chaque fois que j'en ai l'occasion j'ordonne que les autorités civiles et militaires assistent aux grandes cérémonies du culte. Informez-vous donc de ce qui s'est fait à Gènes lors du dernier Congrès Eucharistique ! Les ressources du clergé doivent être augmentées par l'État. Spontanément et par simple décret, j'ai ajouté trente-huit millions au budget à cet effet. L'enseignement du catholicisme doit être prôné, stimulé par l'État. J'exige que tous les instituteurs soient ponctuels et zélés sous ce rapport. Le prestige de la Croix doit être reconnu, sanctionné par l'État. J'ai rétabli le Crucifix dans les tribunaux et dans les écoles. Je me propose de le rétablir au Parlement.

Mais qu'est-ce que la Foi sans les mœurs ? ajoutez-t-il aussitôt.

Je traite avec sévérité quiconque entend de pervertir mon peuple, parce que en le pervertissant on l'affaiblit, on le dissout. Et le dissoudre, c'est préparer son éviction de ce monde, c'est anéantir nos efforts pour que l'Italie soit au premier rang des nations.

— Excellence, ne proteste-t-on pas ? Et que faites-vous de ces protestataires ?

— On proteste peu. L'immense majorité de mes compatriotes m'approuve. Et ceux qui ne m'approuvent pas ont l'impression très nette que leurs protestations sont parfaitement inutiles. Comment ? Il est admis que les pouvoirs publics peuvent exproprier un champ pour y faire passer de façon commode une route ou un égout. Et je ne pourrais pas, moi, confisquer livres, brochures, affiches, pancartes, peintures, images qui portent atteinte au patrimoine idéal de ma patrie, à ce que ma patrie a de plus noble et de meilleur ?

Oh ! sans doute, cela comporte quelques violences, cela heurte des préjugés et des intérêts. Mais ces violences sont salubres. Elles sont nécessaires.

Que penserait-on d'un père qui, voyant un individu pénétrer chez lui pour abuser de ses fils ou de ses filles, ne l'abattraît pas ? Moi, le dictateur de la Nouvelle Italie, je dois agir avec pareille énergie contre quiconque tente de nuire aux quarante millions d'Italiens qui me sont confiés.

Évidemment cela ne signifie pas que ce père de famille doit vivre sans jamais lacher son revolver ou son bâton.

Mise en œuvre pour le bien public, quand le souci du bien public l'exige ou la sollicite, la violence est saine, elle est morale. Non pas la violence mesquine, individuelle, sporadique. Celle-là irrite plus qu'elle ne guérit. Mais la grande violence, la belle violence, la violence inexorable et dans des luttes décisives. Quand la cause de la nation en dépend, il faut qu'un chef d'État frappe avec la plus grande résolution et la plus grande inexorabilité. S'il ne le fait pas, il trahit.

Malheureusement, beaucoup de catholiques n'entendent plus ce langage. Ils sont amollis et préparés à toutes les abdications par le tolstoïsme et autres doctrines qu'on dirait élaborées et rédigées pour des esclaves et par des esclaves.

Que ces catholiques lisent donc l'Évangile. Le Christ a chassé les marchands hors du Temple à coups de fouet. Cet exemple de haute rudesse n'a rien perdu de sa valeur. Il y a toujours des marchands dans le Temple, il y a toujours des

hommes qui exploitent, vendent ou souillent leurs frères. Il faut donc qu'il y ait toujours des hommes pour les chasser à coup de fouet ou pour les soumettre à un traitement plus radical que celui-là.

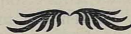
La conversation touche à sa fin. Un secrétaire entre portant une liasse de décrets que le dictateur doit examiner ou signer.

Je me lève. — « Excellence, je vous remercie vivement de votre accueil. Je fais des vœux pour votre personne et pour votre magnifique patrie. Vous avez besoin que Dieu vous donne son concours. Je le prie, et de tout cœur, pour que la rénovation totale de l'Italie soit achevée bientôt, et par les soins de votre Excellence ».

Ces derniers mots ont ému vivement, nous semble-t-il, M. Mussolini. « Merci ! Merci ! » répliqua-t-il en articulant très fort. Une cordiale poignée de mains. Nous sommes sur la Piazza Colonna. Et nous regardons avec sympathie ce palais Chigi, cette hautaine façade brunie, derrière laquelle travaille un des hommes les plus intrépides qu'il fut donné à l'Italie de produire et auxquels elle obéit.

Nous irons voir tantôt quelques prélats. Nous interrogerons aussi des laïcs d'un incontestable dévouement aux destinées de l'Église. Nous examinerons les faits. Le moment sera alors venu de relire ces déclarations du chef du fascisme et d'y ajouter quelques commentaires.

NORBERT WALLEZ,  
Professeur à l'École Supérieure  
Commerciale et Consulaire de Mons.



## Comment on prêchait au XV<sup>me</sup> siècle

### Saint Bernardin de Sienne (1380-1444)

Ce n'est point par l'opinion qu'il a de lui-même, ni par la publicité, même gratuite, que lui font ses bons amis et connaissances, qu'il convient de juger un orateur pour l'estimer à sa mesure. Ce n'est pas non plus par la foule qu'il attire à ses discours et conférences, car, quant à cela, aucun dis-coureur ne pourra jamais l'emporter sur Mistinguett, Carpentier ou Papyrus. Pour bien juger de l'éloquence il sied de la mesurer aux changements et retournements qu'elle produit dans les volontés. Voilà la vraie pierre de touche. Et, de ce point de vue, je ne pense pas qu'il ait paru, sur la terre, beaucoup d'orateurs aussi éloquents que saint Bernardin de Sienne.

Il n'avait pas à faire à un monde, moins que le nôtre, tourné vers le matérialisme et le plaisir. C'étaient des gens repus qui formaient, aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, la population de la riche ville de Sienne. Et si les ventres affamés n'ont point d'oreilles, les ventres comblés n'en ont pas davantage quand, surtout, il est question de leur faire entendre des conseils et remontrances tirés de l'Évangile. Or, Bernardin de Sienne était un saint et le message de renoncement dont il était porteur n'avait aucun attrait pour les hommes sensuels de son temps. Pas même l'attrait du style et de la langue, car il n'était pas un littérateur hors de pair et il se gardait bien de vouloir donner le change en pastichant Poggio ou les écrivains favoris de l'époque.

C'était un saint, ai-je dit, il voyageait à pied, à l'exemple de son père Saint François ; se passait du moindre confort ; fuyait les grands ; méprisait l'argent, et, pour ce qui est des honneurs, il mettait à s'y dérober la même ardeur que les hommes à succès apportent d'ordinaire à les rechercher, ou, du moins, à les accueillir. Un jour, les Siennois engoués de lui, voulurent l'avoir pour évêque et le Souverain Pontife

n'aurait point manqué cette occasion de mettre un saint sur un trône épiscopal. Mais, Bernardin, qui voulait garder son franc parler et n'avoir aucun diocésain à ménager, ne se laissa jamais faire, et, plus tard, il se félicitait de son intransigeance dans les termes suivants : « Si j'étais venu ici comme vous voulez que je vinsse, en qualité d'évêque, j'aurais eu les lèvres à moitié cousues. Comme ça ! (sans doute il faisait le geste de se cadener les lèvres). Je n'aurais pu parler qu'à bouche close. Or, j'ai voulu venir tel que je suis. Ainsi, je pourrai dire ce que je voudrai, parler à ma façon et vous admonester ardemment de vos péchés. Jamais, je ne m'en repentirai, car point ne veux, pour votre satisfaction, aller en la maison du diable ! »

De pouvoir de la sorte invectiver contre les vices dans les termes les plus crus, et de rassembler ainsi, parfois la nuit, des milliers d'hommes, non point dans le dessein de les flatter, mais pour les heurter dans leurs goûts les plus chers : cela dénote déjà une puissance oratoire hors ligne. Bernardin ne s'en tenait pas là : il allait jusqu'à invectiver contre les personnes présentes, quelque considérables et dangereuses qu'elles fussent. A Milan, par exemple, il y avait un duc Visconti qui, paraît-il, passait les bornes dans les marques de soumission qu'il exigeait de son peuple. Le prédicateur attaque de front cet orgueilleux. Celui-ci commence par menacer. Bernardin se moque, en chaire, et du duc et de ses menaces. Le duc essaye alors d'un moyen qui, au xv<sup>e</sup> siècle, réussissait déjà à adoucir les plus intraitables démagogues : il fait offrir de l'argent. Notre prédicateur accepte tout l'argent qu'on veut bien apporter et il s'empresse de l'employer à racheter les « prisonniers pour dettes » que le Visconti détenait dans ses geôles. Quant à faire taire Bernardin, l'on y réussit jamais, et, cette fois-là, ce fut le duc qui dut mettre les pouces.

Tels n'étaient pas encore les plus beaux effets d'une éloquence qui se soutint vingt ans sans la moindre défaillance. Cette triomphante parole popularisa dans toute l'Italie la dévotion nouvelle du Saint Nom de Jésus ; elle fonda trois cents couvents franciscains et recruta quatre mille moines pour les remplir ; et elle arrivait si bien à mener les gens où ils ne voulaient pas que, souvent, le sermon fini, d'immenses « bûchers de vanités » s'échafaudaient, sur les places publiques, où les joueurs venaient entasser leurs échiquiers et leurs dés, les sorciers leurs livres de magie, les femmes mondaines leurs luxueuses toilettes : on y mettait le feu, et tous ces pêcheurs regardaient avec plaisir flamber les instruments de leurs péchés.

\* \* \*

Comment prêchait l'orateur qui atteignait de si grands résultats : nous avons maintenant le moyen de le savoir, grâce à un livre qui vient de paraître (1), plein des meilleurs extraits de ses sermons. Notez, lecteur, qu'il ne s'agit heureusement pas ici d'un ouvrage dû à la plume de Bernardin lui-même. Quand un orateur se mêle de publier ses discours : ou bien il les fait tonner à la dissertation, ou bien il les arrange de manière à les rendre présentables, et, souvent, par manque d'habileté littéraire, il les gâte. Car, on ne peut tout avoir et il est bien rare qu'un virtuose du larynx sache honorablement tenir une plume. De notables orateurs contemporains le prouvent chaque fois qu'ils se mettent à écrire un livre ou seulement une préface.

Donc, il y avait déjà des sténographes au xv<sup>e</sup> siècle, et l'un d'eux, Benedetto Bartholoméo eut la bonne idée d'enregistrer, à l'insu de Bernardin, tout le carême que le saint prêcha à la dissertation, ou bien la traduction du texte même de Bartholoméo qui nous est offerte dans le livre de François Bénédicte, et, par là, nous avons quasi l'illusion d'être parmi les auditeurs de saint Bernardin de Sienna.

Cet homme ne parlait pas au moyen de formules consacrées par le bon ou le mauvais usage ; il ne fardait pas la vérité pour qu'elle eût un air qui plût ; il ne cherchait pas midi à quatorze heures, ni à pasticher les bons auteurs, il se préoccupait seulement d'être entendu ; il était clair, direct, apostolique et toujours intéressant.

On oubliait déjà facilement dans ce temps-là, parmi les chrétiens fervents, que la médisance est souvent péché mortel ; mais les détracteurs qui allaient écouter Bernardin s'en trouvaient clairement avertis et ils en prenaient pour leur rhume, comme on dit aujourd'hui : « Celui qui dévoile le mal caché est semblable au bousier, expliquait Bernardin. La nature du bousier veut qu'à peine l'excrément à terre, il en soit averti par son instinct, et aussitôt il va dessus, puis en fait une bou-

lette dont il se délecte. Ainsi agit le détracteur. Il pétrit la boulette et s'en repait, car il n'a plaisir qu'à rapporter et à entendre les choses honteuses. Vois comme fait ensuite le bousier : il fait sa boule, se plonge dedans, tête la première, et, les pattes en l'air, se met à marcher à reculons, tant et si bien qu'il tombe dans la fosse avec sa pelote et ensuite la mange. Je dis qu'ainsi procède le détracteur : il se délecte de denrées fétides, fait une boulette, s'en va à reculons et tombe enfin dans la fosse, lui et son fumier. Enfants, quand vous entendrez quelqu'un mal parler d'autrui, appelez-le : bousier. Et toi, confesseur, quand l'un d'eux te tombe entre les mains, ne l'absous jamais s'il ne te promet de réparer son infamie ; car, si tu l'absous, tu t'en iras à la maison du diable avec lui ! »

C'est une tendance bien naturelle, chez les juges et les hommes constitués en autorité, de témoigner trop d'indulgence aux méchants qu'ils craignent ou qu'ils aiment, et de saler trop fort les petits pour le moindre délit. Ainsi, tout est sauf : d'une part, l'intérêt personnel se trouve ménagé, et, d'autre part, il est prouvé qu'on sait parfois sévir et châtier. Cette constatation, aussi vieille que le monde, peut être mise en lumière de bien des façons. Tel orateur se servira, pour traiter ce sujet, de la philosophie ou de la théologie ; un autre, de la psychologie ; un troisième profitera de l'occasion pour citer Tolstoï, Esopé, l'Ecclésiaste et Rabindranath Tagore. L'auditeur dira : comme c'est beau ! comme c'est profond ! comme ils sont savants ! Quant à Bernardin, il se borne à raconter une belle histoire : c'est plus modeste, ce n'est pas moins intéressant, c'est efficace et c'est parfait.

« Eh ! femmes ; eh ! écoutez ce récit (1), dit-il à peu près.

Un jour, le lion voulut faire comme les moines qui tiennent chapitre ; il s'assit sur un siège, fit assoir les animaux autour de lui et exigea qu'ils s'accusassent à lui, leur supérieur, de tous leurs péchés.

Le premier, l'âne arriva : Sire, avoua-t-il, le paysan auquel j'appartiens me charge souvent de paille que nous allons vendre au marché, et, je profite parfois de son inattention pour en dérober quelques brins. Ainsi ai-je fait.

— Voleur ! traître ! méchant ! s'écria le lion, Ne comprends-tu pas l'horreur de ton forfait ? Et il ordonna que l'âne reçût une ample volée de coups de bâton.

La chèvre s'avança ensuite, et, s'agenouillant, déclara : Je suis souvent allée paître dans un enclos où poussent beaucoup d'herbes odoriférantes, thym, marjolaine, serpolet et aussi du basilic ; et, c'est assez mon habitude de courir dans les jardins et de brouter parfois tellement qu'il n'y reste plus rien de vert, quand j'en sors.

— Eh ! sois en paix ! dit le lion qui avait du goût pour cette chèvre agréable ; tu es fort excusable puisque tu es encline à agir de la sorte ; c'est d'ailleurs la coutume des chèvres d'en user ainsi ; va le front haut, ma petite, je t'absous, n'y pense plus !

Puis, ce fut au tour du loup qui avoua un nombre infini de brebis étranglées et auquel le lion recommanda de marcher, lui aussi, la tête haute et de ne plus se faire scrupule, à l'avenir, d'aussi minces peccadilles.

Vint enfin une brebis, l'oreille basse : Bê ! bê ! fit-elle.

— Qu'est-ce qu'il y a, dame hypocrite ? répondit le lion.

La pauvre brebis confessa qu'elle ne s'était point toujours abstenue de brouter la partie tendre des jeunes pousses vertes rencontrées le long de sa route, ajoutant, toutefois, que jamais elle n'avait été jusqu'à déterrer les plantes qui, ainsi, pouvaient encore facilement repousser.

— Voleuse maudite, s'écria le lion. Tu t'en vas disant : Bê, bê ! et tu voles le long des routes, traîtresse, hypocrite ! Qu'on lui donne la bastonnade, qu'on lui rompe le corps et que, par surcroît, elle jeûne durant trois jours.

Avez-vous compris ? continue saint Bernardin : Quand un mauvais loup a commis des méfaits, couvrez, couvrez tout, qu'on ne voie rien, faites comme font les chats. De même, pour les chèvres qui sont gentilles. Mais, s'il s'agit d'un malheureux âne ou d'une pauvre brebis, d'une veuve, d'un orphelin ou de quelque indigent, tuez, tuez, dépouillez-les et qu'il n'en reste rien !... O ! toi qui administres et qui juges, garde-toi de bâtonner l'âne pour un rien et de donner aux loups une récompense.

Bonté, justice, charité et continence : tels sont les thèmes éternels

(1) Saint Bernardin de Sienna : *Enseignements et Apologues*, traduits de l'italien par François Bénédicte. Paris, Perrin, 1923.

(1) Je l'arrange un peu ; mais tous les éléments sont de saint Bernardin.

de la prédication catholique, et c'étaient les points sur quoi roulaient presque toujours les sermons de Bernardin. Il prenait une grande liberté de parole et il n'y avait guère moyen, pour personne, d'ignorer aucun de ses devoirs, après l'avoir entendu. Pour les raffinés d'aujourd'hui, je dirai que l'hypocrisie était moins ingénieuse au xv<sup>e</sup> siècle qu'elle ne l'est à présent. Les gens de ce temps-là n'avaient pas encore imaginé de crier au scandale et de se boucher les oreilles quand un prêtre zélé nommait devant eux les fautes dont on ose bien, dans le privé, se rendre abondamment coupable. « Demain, annonce Bernardin, je prêcherai sur le sacrement du mariage, et, quand vous aurez compris, je crois que vous irez tous vous confesser, car vous commettez beaucoup de fautes dont jamais vous ne faites l'aveu en confession. Demain, nous viderons un sac de péchés. Mais nous entrerons dans ces péchés comme le coq dans le fumier. N'avez-vous pas encore observé le coq ? Il y entre tout propre avec les ailes soulevées, de façon à ne pas les salir. Ainsi ferai-je et mon parler sera tellement honnête que je ne me croterai point. Croyez bien que le saint mariage n'est pas fait pour les ânes et qu'il ne fut pas établi par Dieu pour que vous puissiez vous y vautrer comme fait le porc dans la fange. Enfin, venez demain et vous comprendrez ! »

Il existe plusieurs bonnes raisons de ne pas analyser ici ce fameux sermon, mais j'en recommande chaudement la lecture aux personnes mariées qui ont souci d'être vraiment chrétiennes et non pas seulement de passer pour telles. Les maximes de notre saint réaliste ouvriront leurs yeux et neutraliseront, en leur âme, les sottises qu'y ont déposées les romanciers contemporains et les éminents conférenciers des *Annales*.

Si je ne craignais d'être indiscret, j'engagerais aussi les célibataires à se priver d'un roman de M. Pierre Benoît pour faire l'achat du livre de François Bénédicte. Bernardin de Siègne s'occupait volontiers des mauvais célibataires et il pourchassait de toutes ses forces ces êtres vicieux et indolents qui ne laissent en ce monde d'autres traces que celles de leur égoïsme et de leurs péchés. Parfois, il ne se privait pas de se moquer d'eux et peignait, en ces termes, le tableau d'un ménage de vieux garçon : « S'il s'agit d'un riche, ayant du grain, les passereaux et les rats le mangent. S'il a de l'huile, elle se perd ; quand les jarres sont rompues, il jette dessus un peu de terre et ni vu ni connu. Au lit, sais-tu comment il dort ? Comme dans un fossé, et tel qu'il a mis son drap, tel il le laisse à moins qu'il ne se fende. Dans la salle à manger, traînent des os, des côtes de melon, des épluchures. Et la table ? Une fois la nappe posée, elle n'est enlevée que pourrie. Les couteaux sont un peu nettoyés, car le chien les lèche et ainsi les lave. Sais-tu comme il vit ? Comme une bête. Je dis qu'il n'est pas possible d'être bien en demeurant de cette façon. Femmes, saluez ! La femme est celle qui sait diriger la maison... »

Les prédicateurs ont parfois beaucoup de peine à trouver une bonne péroraison. La plupart terminent leur sermon en souhaitant le paradis à l'assistance, ce qui fait toujours plaisir et est, d'ailleurs, conforme aux meilleures traditions ! D'autres essayent de trouver une dernière finesse et prennent congé de l'auditoire en forçant, une fois encore, son admiration. Bernardin de Siègne y allait, d'ordinaire, fort rondement : « Allons, assez, assez pour ce matin ! » disait-il ; et il descendait de chaire en s'épanouissant.

OMER ENGLEBERT.



## A propos de chrysanthèmes

Nous voici en pleine saison, on pourrait même dire en pleine semaine des chrysanthèmes, ces fleurs tardives qui sont comme la suprême couronne de l'année au déclin, grêles tiges au parfum âprement amer, s'harmonisant à l'heure morose où elles s'épanouissent, larges corolles aux échevèlements éplorés, bien faites pour les marbres froids et les tertres silencieux de nos luxueux cimetières.

Après les œillets aux crêtes de lumière et les roses en flamme qui, tout l'été, nous parlèrent de jeunesse et d'amour, après les ancolies aux légers bonnets de folie, et les camomilles aux bonnes cornettes blanches qui, diversement, nous sourirent à leur manière, les chrysanthèmes nous offrent, aujourd'hui, la splendeur, mais aussi la tristesse des horizons où s'efface le soleil couchant.

De la symphonie pourtant si belle et si variée de leurs nuances, blancs laitieux, roses carnés, mauves bleuâtres, jaunes soufre, bruns marron, une même impression dolente se dégage en sourdine : quelque chose qui ressemble à la mélancolie mystérieuse d'un adieu. Car ces blancs évoquent une complexion exsangue, ces roses se devinent forcés, ces mauves sont apalis, ces jaunes ont des reflets passés, ces bruns accusent des tonalités chlorotiques et souffrantes. Tout riches et tout magnifiques qu'ils paraissent, on sent qu'ils s'étiolent vite et passeront rapidement. Peut-être y a-t-il, en ces éclosions, une exubérance trop artificielle, ainsi que cela se remarque dans certaines douleurs ; et, peut-être aussi est-ce pour ce motif que, pareils à bien des deuils, les chrysanthèmes, somptueux et factices, durent si peu sur les tombes où on les apporte aux pauvres morts, lorsqu'on n'a plus de larmes à leur donner ?

\* \* \*

Ah ! combien j'aimais mieux l'immortelle que la mode semble avoir exilée des jardins des vivants comme de ceux des défunts ! Trop discrète, trop indigente et trop humble, elle se trouvait sans doute dépaycée parmi les élégances et les prodigalités superbes de nos pompeux mausolées. Pourtant, si elle éblouissait moins les yeux, l'immortelle parlait plus au cœur. Elle faisait songer à ce qui ne meurt point. Un doux symbole d'éternité se cachait en son calice. Elle avait l'air d'une menue étoile d'or dont chaque pétale irradiait comme un rayon de foi et d'espoir. Mais l'âme contemporaine ne pouvait sympathiser avec une telle fleur. Celle-ci était décidément trop grave et trop éloquent pour celle-là. Comme nous avions laissé tomber en désuétude les naïves légendes et les vieillottes traditions de naguère, nous devons considérer l'immortelle comme un végétal archaïque. Le culte d'une plante qui ne se fane pas devenait incompatible avec notre inconstance, notre scepticisme et notre frivolité. Elle s'érigerait, à chaque instant, comme un reproche, devant nos cœurs oublieux et changeants. Tout au plus aurait-elle encore le droit d'éclairer l'étroit rectangle de buis vert, dans lequel la pauvre femme du peuple, aux maigres mains tremblantes, trace une petite croix de sable, en sanglottant...

Oui, c'est un signe des temps que cet engouement du public pour les fleurs nouvelles, aux formes et aux couleurs inédites, multipliant leurs variétés curieuses, surprenantes, fantastiques, pas toujours très heureuses, mais qu'importe ? Le succès du moment ne va-t-il pas, avant tout, aux choses inconnues, exotiques, étranges, singulières ? Pourvu que l'exemplaire soit unique, il n'est pas indispensable qu'il soit beau, pour être haut côté. Les chrysanthèmes, qui présentent triomphant, répondent à cet état d'esprit général. Comme leurs sœurs, les énigmatiques orchidées, ils se sont bénévolement prêtés à tous les caprices, assouplis à toutes les bizarreries. Ils sont bien les contemporains de nos inventions déconcertantes, de nos raffinements maladifs, de nos orfèvreries mignardes, de notre esthétique fantaisiste. Ils correspondent adéquatement aux théories tourmentées de nos musiques

et de nos peintures. Ils représentent comme les vers libres de la poésie florale.

Ce qui est simple et normal n'est plus précisément ce qui attire, à l'heure qui sonne. Le goût des piments, s'accroît. L'usage du fard, de la poudre de riz et du khol se généralise. Le vieillard se teint. La femme se maquille. Le corps, lui-même, modifie sa structure, selon le bon plaisir des toilettes compliquées.

Toute la vie moderne est contaminée par cette fièvre. On n'est plus qu'aux excentricités, aux sports à outrance, aux « records » de toutes sortes...

\* \* \*

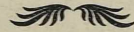
Dans l'ordre d'idées qui nous occupe, le « record » du jour est au chrysanthème géant, au chrysanthème ondulé dont les pétales démesurément allongés se tortillent, se recroquevillent, se divisent à la pointe, tels des cheveux frisés au petit fer, en boucles folles. Quel sera le « record » de demain ? Nos horticulteurs, fascinés par cette débauche de spécimens floraux que les tapisseries japonaises ont, notamment, révélés depuis quelques années, vont-ils s'efforcer d'améliorer encore ces bijoux végétaux que Pierre Loti mit à la mode et que la contagion des goûts et des modes exotiques n'est pas faite pour détrôner ? Je l'ignore ; mais, ce dont je suis sûr, c'est que, quoi qu'ils fassent dans cette lutte intéressante avec la Nature, ils ne l'emporteront point sur elle. Celle-ci, en effet, ne perd jamais ses droits. Pareille aux grands poètes qui savent leur métier et qui n'ont nul besoin de mots ni d'images extraordinaires pour faire jaillir de leur âme puissante une œuvre immortelle, la bonne mère Nature, radieuse et sereine, poursuit sa tâche avec force et simplicité. Elle est sûre d'elle-même. Les hommes auront beau — croyant les perfectionner — écheveler les chrysanthèmes, bleuir les hortensias, figoler les orchidées, anémier les lilas, forcer les roses, ils n'obtiendront que des produits, parfois merveilleux, je l'accorde, mais où l'on sentira toujours la fragilité, la mièvrerie et la vanité de l'artificiel. La grosseur exagérée d'un chrysanthème, par exemple, ne pourra jamais s'acquérir qu'au détriment de l'abondance des floraisons ; et, pour peu qu'on l'abandonne ensuite à lui-même, l'hotensia, bleu par des arrosages ferrugineux, reprendra bientôt sa roseur primitive.

Et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Car les chères vieilles fleurs, telles que Dieu les a faites, restent encore celles qui me charment le plus. Les fleurs sauvages surtout, celles que les saisons répandent à profusion au long des routes, sur le flanc des collines, dans les vallées, près des étangs, parmi les mille recoins des forêts et des plaines, gardent pour moi des attraites à nuls autres pareils. Délaisées peut-être, persécutées parfois, n'importe, elles vivent de leur vie propre, indépendante et pures, ici, là, selon leur essence, sur le terrain qui leur est favorable, au soleil, à l'ombre, dans le vent, sur l'eau, sans qu'on les sème, sans qu'on les soigne, telles qu'elles étaient il y a dix siècles, telles qu'elles seront dans mille ans. Elles maintiennent intégralement leurs proportions, leur forme, leur couleur, leur arôme. Elles sont les yeux et les lèvres de la terre généreuse et féconde. Elles sont immortelles.

Précisément, tandis que j'achève ces lignes, j'ai devant moi sur ma table, une touffe blanche de chrysanthèmes simples, de ceux qu'on appelle vulgairement « Sainte-Catherine » ; parmi eux, s'entremêlent quelques tiges d'asters d'un mauve exquis et trois brins de lavande que j'ai retrouvés, tantôt,

parmi les épaves de mon jardin d'automne. Un pâle rayon de fin d'octobre étame de tons cuivrés le vase de terre où l'ombre de ce bouquet semble caresser les mots que j'écris, en m'envoyant un parfum pénétrant. En levant les yeux, j'aperçois une dernière coccinelle, aux pattes exiguës, qui monte et qui descend, affairée et inquiète, sur une feuille humide. Je m'attarde, un moment, à cet humble spectacle, et je me dis que je n'échangerais pas volontiers ma cueillette rustique contre la plus riche gerbe de fleurs de serre que vous m'apporteriez.

ADOLPHE HARDY.



## Nationalisme anglais et Catholicisme <sup>(1)</sup>

La réaction du sentiment national anglais en face des intérêts religieux, internationaux, de l'Europe, forme un cas spécial, différent de celui de toute autre région, province ou histoire, et pour le comprendre il faut remonter à ses origines historiques.

Le peuple anglais fut de tous les peuples européens le moins touché par les doctrines réformées au début du XVI<sup>e</sup> siècle, alors que l'Allemagne était livrée à la guerre civile, et que la France pouvait craindre de perdre sa civilisation catholique, la majorité de sa noblesse et de ses marchands ayant adhéré à la Réforme. L'Angleterre était alors parfaitement tranquille ; aucune fraction appréciable de la population ne favorisait les idées nouvelles, à l'exception d'une poignée de disputeurs académiques et d'un ou deux intrigants à la Cour. Cet état de choses dura jusqu'au milieu du siècle environ. Le roi Henry VIII avait eu querelle avec la Papauté, mais cette querelle, aux yeux des contemporains, n'avait qu'un caractère politique, à peine plus grave que les différends du même genre qui avaient éclaté çà et là durant les cinq cents ans de monarchie anglaise. Il avait confisqué les biens ecclésiastiques et dissous les monastères, mais il restait, comme son peuple, profondément attaché à la doctrine et à la pratique catholiques, spécialement au Sacrifice de la Messe et à la dévotion envers le Saint Sacrement. On peut se demander si lui-même ne regardait pas sa querelle avec la Papauté comme une affaire temporaire qui, tôt ou tard, devait être réglée. Il est également certain qu'il ne comprenait aucunement quel coup pour la tradition catholique représentait la destruction des monastères. Après sa mort, le pays tomba dans une sorte d'anarchie, avec un enfant malade pour souverain nominal et une poignée d'aventuriers parvenus pillant tout ce qu'ils pouvaient, non seulement au détriment des églises, mais des paysans, des hôpitaux, des collèges et de toute forme de richesse.

Quand l'enfant mourut, sa sœur Marie occupa le trône, accueillie par la faveur universelle de la population. Elle se

(1) Nous devons à la grande courtoisie de M. Maurice Vaussard, qui mène dans *Les Lettres* l'enquête sur le Nationalisme, de pouvoir publier, en même temps que l'intéressante Revue que dirige M. Bernoville, la réponse de notre collaborateur M. Hilaire Belloc.



montra très sévère envers la petite minorité de réformés devenue plus puissante et supprima leur mouvement. Il semble que le peuple ait pleinement approuvé cette politique, tout comme il approuverait aujourd'hui un Gouvernement qui mettrait à la raison quelques fanatiques coupables de troubler la paix publique en n'importe quelle matière. Il faut attendre Élisabeth, dont le règne commence en 1558, pour voir s'affirmer avec force le courant vers la Réforme, et le point capital de l'histoire d'Angleterre réside en ceci que la politique des gouvernants, à la tête desquels se trouvaient les Cecils, chefs des nouvelles grandes familles qui avaient profité de l'aliénation des terres ecclésiastiques, fut de s'identifier eux-mêmes avec le Protestantisme, sur la ruine de la tradition catholique. Toute l'histoire du règne d'Élisabeth est l'histoire d'un peuple qui est de plus en plus orienté par ses gouvernants vers une fin nationale, qu'on l'habitue à considérer comme souveraine, de telle sorte que l'institution religieuse apparaisse comme uniquement destinée à isoler et à intensifier le sentiment national, et non plus comme un corps de doctrines. Le but était l'établissement d'une Église nationale, non point le triomphe d'une théorie religieuse particulière. Pour ce motif les définitions de la nouvelle Église établie furent laissées délibérément aussi vagues que possible. Pour ce motif aussi il n'y eut point de persécution sous inculpation purement religieuse, mais toujours pour trahison et connivence avec les ennemis de la reine. Pour ce motif enfin la grande masse du peuple, surtout la noblesse, s'accoutuma à regarder le loyalisme envers le pays comme son premier devoir, et aussi à considérer comme odieuse toute influence étrangère.

Ce processus fut très accentué par le fait que la réaction anticatholique était précisément associée à l'invasion étrangère. La puissance espagnole fut le champion de la réaction catholique, et la proportion d'Anglais qui, au milieu du règne d'Élisabeth, désiraient activement l'invasion espagnole, était réduite. Il est vrai que les innovations en matière liturgique furent impopulaires, mais l'étranger qui se proposait l'invasion l'était plus encore. D'après plusieurs de nos historiens, parmi lesquels un bon nombre de sympathisants avec le catholicisme et quelques catholiques pratiquants, l'excommunication d'Élisabeth par le Pape hâta l'évolution en cours. Si le Pape avait dit : « Je condamne vos erreurs de doctrine, mais il m'est indifférent que vous choisissiez pour maître tel ou tel Souverain », cette évolution eût été peut-être arrêtée. Élisabeth elle-même était une humaniste, possédant une sympathie naturelle pour le catholicisme, bien qu'elle ne crût à rien, et les Cecils, qui gouvernaient en fait le pays, gardaient semblable position intellectuelle, de même que la majorité de la vieille et de la nouvelle aristocratie. Au contraire l'évolution continua pendant plus d'un demi-siècle, et à la fin de celui-ci, c'est-à-dire vers 1620 à 1625, la masse des Anglais était violemment opposée au catholicisme comme à une chose étrangère, et ils identifiaient leur sentiment national avec leur religion. L'Angleterre devenait ainsi le seul pays où l'institution religieuse correspondit exactement aux limites de l'État. Partout ailleurs il y avait une théologie officielle, — calviniste, ou luthérienne, ou catholique. Tandis qu'en Angleterre, depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle, a toujours existé cette conviction que toute forme de la religion réformée était compatible avec le sentiment national, mais pas le catholicisme.

Telle est la principale difficulté que rencontre aujourd'hui le catholique en Angleterre, et telle y est en somme la principale anomalie de la position catholique. L'un et l'autre apparaissent

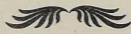
comme ennemis de la Nation, et la situation de l'Irlande a beaucoup contribué à étendre pareil état d'esprit. Le fait que les Irlandais demeuraient catholiques et en même temps étaient les adversaires déterminés du pouvoir qui avait conquis leur pays, accentuait le contraste entre le nationalisme anglais et l'Église sur le Continent. La conséquence générale en a été que le très petit groupe des catholiques anglais (il représente moins d'un pour-cent de la population) est demeuré timide pour s'exprimer et s'est trouvé tenté d'exagérer tous les caractères nationaux propres à les excuser auprès de leurs concitoyens non-catholiques. La grande masse des catholiques vivant en Angleterre est irlandaise d'origine ou de relations ; le célèbre « mouvement d'Oxford » ne fut pas sans influence sur la littérature et la controverse religieuse du pays, mais ses effets économiques demeurèrent négligeables. L'Église catholique ne progresse pas en Angleterre, et ne progressera vraisemblablement pas dans un avenir prochain. Elle aurait plutôt moins de puissance politique qu'elle n'en a eu, et même moins de crédit intellectuel. Il faut noter particulièrement que la récente élévation au pouvoir politique d'hommes de culture catholique sur le Continent a accentué en Angleterre l'opposition au catholicisme, du sentiment national. Peu de catholiques continentaux savent combien clairement se présente la situation dans notre pays. J'en donnerai quelques exemples.

La totalité des classes dirigeantes anglaises est formée dans ce que l'on appelle les grandes Écoles d'État (*Public Schools*) ; c'est elles que fréquentent les protestants de toutes dénominations, quand leurs familles sont assez riches pour leur donner cette éducation. Toutes ces fondations dépendent de l'Église établie ; les chefs en sont presque toujours des *clergymen*. Les catholiques seuls envoient leur faible contingent de jeunes gens à deux ou trois petites écoles qui leur sont propres, tandis que tous les autres membres de la classe riche — protestants, agnostiques ou juifs, — envoient leurs fils tout naturellement à ces Écoles d'État. De même les catholiques d'Angleterre n'ont pas de journal quotidien et ne pourraient en faire vivre un. De même, à la Chambre des Communes, ils ne votent jamais en corps et leur succès est dû à leur degré d'autorité personnelle et presque jamais à des considérations religieuses. De plus, leur nombre est excessivement réduit. Quand j'appartenais à la Chambre des Communes, en dehors des députés irlandais, qui ne siègent plus à présent, il n'y avait que six membres individuellement catholiques, et aucun qui parlât au nom du corps électoral catholique ou qui représentât les catholiques du pays. La majorité gouvernementale ne comptait que deux d'entre eux, Mr. Lamb et moi-même. Dans les Universités la situation est identique. Plusieurs des grands Collèges ont un juif parmi leurs dirigeants, et des influences de toutes sortes, sauf celle du catholicisme, sont représentées dans le monde académique ; mais les catholiques ne sont presque jamais admis aux postes universitaires ; à peine en occupent-ils une demi-douzaine parmi plusieurs centaines de titulaires ; et même ainsi, ils ne sont admis qu'à condition de garder pour eux leur enthousiasme et de n'essayer jamais de le propager ou de le défendre en public.

Pour apprécier la vigueur du contraste qui existe à cet égard entre l'Angleterre et le Continent, vous n'avez qu'à imaginer quelle serait en France la situation si les protestants, dont la proportion numérique est de peu inférieure à celle des catholiques en Angleterre, étaient traités de cette manière ! Imaginez un Parlement français sans protestants, une Université française sans protestants, et un système scolaire

français ne comportant que des catholiques comme directeurs ou administrateurs, et vous aurez quelque idée de la puissance de la religion nationale dans notre pays.

HILAIRE BELLOC.



## La Porte Mantile à Tournai

(Commentaire esthétique)

Il n'est pas douteux qu'à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, nous possédions déjà, à Tournai, des sculpteurs célèbres. Nous retrouvons leur *pierre* et leur *taille*, non seulement dans la banlieue, mais en Flandre, en Hollande, au Pas-de-Calais, en Bourgogne, et jusqu'en Angleterre, à Winchester, à Lincoln... C'étaient des modestes. *Lambert de Tournai* est un des rares noms de sculpteurs de cette époque, qui soient connus aujourd'hui.

Leur chef-d'œuvre est la *Porte Mantile*, aujourd'hui grignotée par le temps, cet obstiné rongeur, ravagée par les intempéries de notre climat capricieux, et, ne l'oublions pas, par les méchants et les imbéciles, que fait rager, par tous les temps, le glorieux passé catholique.

Dans leurs *Études sur l'Art à Tournai*, qui ont bien vieilli, mais que l'on pille toujours, *Cloquet et de la Grange* écrivent, à propos de cette porte : « Énigme monumentale... Faut-il voir, dans les figures que porte le claveau supérieur, David terrassant Goliath, Saint Pierre coupant l'oreille à Malchus (sic), l'histoire de Ch Ipéric accueilli par l'évêque Chrasmer, la guérison de l'aveugle Mantilius par S<sup>t</sup> Eleuthère, ou encore Judith tuant Holopherne, et rentrant ensuite à Béthulie, où elle est reçue par Osias et les vieillards ? Comment déchiffrer ces monstres hybrides, ces reptiles ailés, ces hommes à queue d'oiseau... et faut-il y voir la lutte entre les vertus et les vices ? Quoi qu'il en soit, on reconnaît clairement parmi eux : l'orgueil, la luxure, l'avarice, dont les figures ornent le montant de la porte ».

Nous allons essayer de répondre aux questions des éminents archéologues. Sans doute n'ont-ils pas cru devoir s'arrêter longtemps à déchiffrer cette *énigme*. La perspicacité ne leur manquait pas. Mais ils sont quelque peu excusables. De leur temps, on ne connaissait pas le Moyen Age aussi bien que du nôtre, surtout depuis que les travaux consciencieux de MM. *Emile Mâle* et *Enlart*, parmi beaucoup d'autres d'égale valeur, sont venus nous en révéler les secrets.

Comme partout, à cette époque, la *porte Mantile* est faite pour être une leçon de choses, une prédication, à la portée du peuple, qui (ne perdons pas cela de vue) n'était pas plus devineur que nous, et avait peut-être, moins appris à lire. Cette *porte* était cependant *pour* lui, d'abord. Et la *lecture* en était aisée. C'est le thème de beaucoup de porches à histoires : *la Vie est une lutte entre vertus et vices ; la Mort, pour la Vertu triomphante, c'est l'entrée au Ciel*. Au Moyen Age, cette double idée, qui résume tout sermon, quelle que soit sa rhétorique,

hantait tout cerveau, dominait toute existence ; à Tournai, comme ailleurs. Le portail la prêchera donc, à sa façon, et à la façon tournaisienne ; je veux dire avec la verve (gauloise parfois), primesautière à ravir, toujours, translucide aussi, qui court les rues, surtout les plus archaïques, dans la ville wallonne.

\* \* \*

Surmonté d'un fronton, à la mode normande, le porche est formé d'une voussure trilobée. Reposant sur des montants à figures, elle encadre un double vousoir en plein cintre, encadrant, à son tour, un assez large bandeau, qui repose sur des piédroits, ornés de découpures et d'arabesques orientales, très bien conservées, par places. Les deux vousoirs (ou archivoltes) accouplés reposent sur des colonnettes (restaurées !) aux fûts *torsadés*, qui laissent entrevoir, derrière eux, des pilastres, où sont encastrées des *semi-cariatides*.

C'est, dit M. Enlart, le plan du portail de l'Abbaye de Flines-lez-Marchiennes. Il rappelle, en tout cas, d'abord, *Pavie* et l'Italie du Nord. La petite fenêtre s'ouvrant au milieu du tympan, si gracieuse avec son arc et ses colonnettes, est bien lombarde. Et vous pouvez en voir, de ces petits portiques, en quantité, aux pages liminaires des *Canons* évangéliques, venus de Syrie, et semés, aux quatre vents, par Cluny.

Les fidèles, qui gravissent les degrés conduisant, du côté du Nord, à la Cathédrale, aperçoivent, en levant un peu les yeux, et au centre du bandeau, au linteau du chambranle, la *porte* de la Cité céleste, ouverte, mais à demi seulement, car vous savez qu'elle est étroite. *Quam angusta !...* C'est donc la porte que vit S<sup>t</sup> Jean, aux sacrés parvis. Un ange, qui arrive, ailes déployées, volant, courant, la retient du coude, tout en pressant, dans un mouvement très naturel, une couronne sur sa poitrine. Ciselé d'un art fruste encore (comme à S<sup>te</sup> Trophine d'Arles), il accompagne (ainsi que l'ange-compagnon, à Borgo-San-Donnino) ce chevalier tombé, qui, sous le glaive d'un ennemi, va trépasser. Il était parti pour la Croisade, le gentil baron, et il meurt, *martyr* de sa foi. Aussitôt le Ciel s'ouvre, pour lui, et il est baptisé d'un second baptême, celui du sang. Son ange le précède, affairé certes, mais portant la couronne immarcescible, que recevra le baron, en échange de son tortil d'or périssable.

Telle est la première et la grande leçon.

Et elle était de saison. Tu donnes ton sang pour ta foi ! A toi, le Ciel !... Et l'artiste, c'est sûr, songeait à Roland, qu'à ce parvis même, en s'accompagnant de la mandore, chantaient les troubadours, et qui mourut comme cela, le beau comte, tendant la main vers Dieu, tendant son gant, que S<sup>t</sup> Michel, *le haut archange*, prit aussitôt.

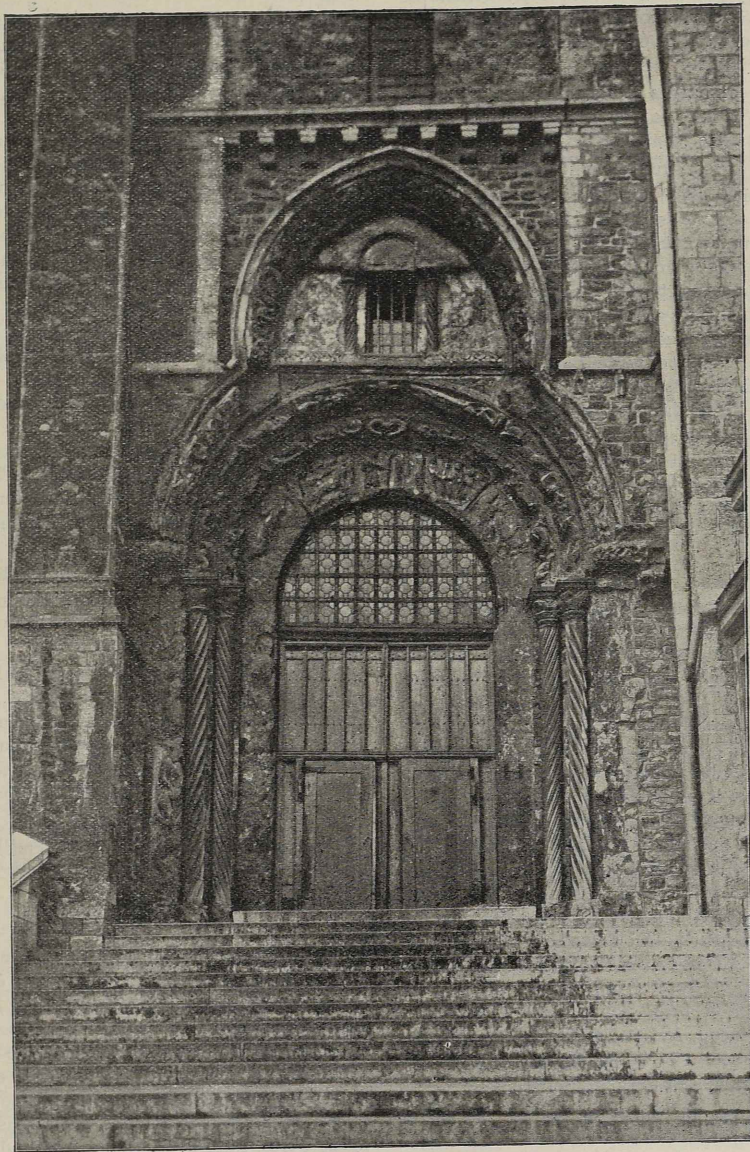
*Morz est Rolland, Deus en ad l'ame es cels.*

À droite, sur le même linteau, quel est ce groupe ? Ils sont cinq : une femme, aux longs cheveux, un roi couronné, un évêque (ou un saint), deux guerriers. Une large cordelière les unit, comme en un bouquet. Ce sont les *donateurs* (ceux-là qui réparèrent si souvent, plus tard, dans les triptyques), sous la haute protection de S<sup>t</sup> Eleuthère. Ils furent généreux. A eux, le Ciel. Mais, n'étant pas des martyrs, ils devront patienter un peu. Plus bas, une scène a disparu, qui représentait, dit-on, S<sup>t</sup> Eleuthère ouvrant les yeux à l'aveugle *Mantile*, et qui aurait donné son nom à cette porte.

À gauche, sur le premier pilastre, voici, en plat relief, l'Ange de la Cité, dont la main, comme pour celui de *San Donnino*, vous invite à entrer : *Haec est domus Dei et porta*

*cali et vocabitur aula Dei.* C'est lui que les gothiques vont placer à l'épi du chevet. Dessous, en relief plus accentué, c'est un chef-d'œuvre : Un diable a pris, à califourchon, sur les épaules, un avare, portant sa bourse en sautoir, et se tenant ferme aux cornes de sa monture, espèce de satyre, aux

d'élégance. Le voici encorné et dégoûtant silène. Fier de sa capture ! Devant les fidèles, qui vont se signer, en entrant ; et, dans une pirouette, avec un geste de mépris bouffon, il soulève, de sa main libre, le haut de sa queue de vache... On pense à *Breughel*. On pense au vieux dicton, repris par



pieds de bouc, tel que l'avaient vu de bonnes gens, en Tournaisis comme en Languedoc, à la nuit tombante, au cri de la chouette. Ce diable est une trouvaille du XII<sup>e</sup> siècle. Jamais encore on ne l'a représenté, ni même conçu, comme ici. Et cela se comprend, si l'on songe qu'il ne s'était encore aventuré que sous les traits d'un homme jeune et beau, fade et visqueux

*Papini* : l'argent est l'excrément du diable ; et à cet autre : ne tirez pas le diable par la queue !...

Les pauvres, qui mendiaient sous les vousoirs, n'avaient pas trop envie de pleurer sur leur misère, en déchiffrant ce joli fabliau ; et les grigous, gens peureuses, étaient aussi sévèrement avertis que par la scène du *mauvais riche*, aux abois,

dans l'enfer, tel qu'on le voit, souventes fois, aux porches des plus grandioses cathédrales de France.

Au pilastre correspondant, à droite, la pierre se délite, et c'est la ruine. Quel dommage ! Le même artiste y avait, sans doute, exercé sa verve, son talent aussi, plus souple que le *faire rude* des compagnons travaillant au bandeau ; et cet artiste était un vrai wallon, un authentique *tourmisien*. Ce diable goguenard et facétieux, ancêtre immédiat des diables gothiques, suffit, à lui seul, s'il en était besoin, pour signer et dater ce portail.

Entre les colonnettes lombardes montées sur des monstres assyriens, lisez, à portée de vos yeux, là, sur cette base mince : *Superbia* ; ici, sur cette autre : *Luxuria*.

L'orgueil et la luxure, les deux sempiternels vices des hommes, sont vaincus par deux vertus charmantes : l'humilité, la tempérance.

L'orgueilleux ! C'est lui, ce chevalier, en sa cote de croisé, avec sa targe et sa lance. Vous vous récriez ! Il offre si gentiment sa mâchoire à la lance mortifère ! n'est-ce pas plutôt un martyr ? Heureusement l'artiste a écrit, sur son front, *superbia*... Mais regardez, sous ses pieds. Un aigle chaldéen, admirablement ciselé, l'aigle royal, dompteur des lions, ami et émule d'Hercule... Devinez-vous ? Non ? L'aigle chaldéen (qu'a repris la Prusse en lui rendant les deux têtes, qu'il avait parfois) est le symbole de la puissance invincible. Nous disons encore : « Un tel se prend pour un aigle ! » C'est un vieux brocard. Il date de longtemps. Le chevalier, en tout cas, se prend pour un aigle, et pour l'aigle d'Hercule ! Ce que cela coûte, demandez-lui... Mais cette espèce est disparue... des portails !

Sous l'aspect d'une *Dame*, aux atours frangés, ourlés, damassés, de l'époque ; et tenant, brandissant la torche aux trois flammes de la concupiscence ; voici, de l'autre côté, *Luxuria*. Ainsi que la femme adultère d'autrefois, *Luxuria* reçoit des pierres lancées par *Temperantia*. Reçoit ? C'est une façon de dire ! Les belles pierres du torrent ne lui sont pas douces ! L'une vient s'écraser sur sa frêle tempe... O l'imagier naïf ! Il en est encore à copier une miniature ! La vie réelle ne le préoccupe pas, du moins pour les visages, si peu émus. Que ne passait-il le ciseau à un plus réaliste ! Et pourtant il y a place pour des poumons et un cœur, dans cette poitrine ; les pieds sont d'aplomb, dans leurs chaussures effilées. La ronde bosse va sortir du sein de la pierre, on le sent. Elle s'en dégage déjà, elle prend du volume. Et je ne vois pas qu'on ait fait mieux, ailleurs, à cette époque... Mais voyez donc le socle ? Ce visage, quelque peu épaté ? Cette barbe fruste ? Ce front ? Où ai-je vu cela ? A *Chartres*, à côté de *Donat*, le grammairien. Et à *Lyon* encore ; c'est lui que j'ai vu, au portail *Notre Dame*, portant, sellé et bridé, une femme ! L'artiste *tournaisien* chante, à sa façon, le *lai d'Aristote*. En manteau grec, la main gauche passée, à la Sophocle, sous les plis, il parle, le docteur, et l'index de sa droite argumente...

Ah ! oui, pour bien voir, il faut regarder. Mais on est payé de sa peine !

\* \* \*

Passons, si vous le voulez bien, aux archivoltes, au-dessus du chambranle. Rien n'est moins inattendu. On a vu trente-six fois la plupart de ces *motifs*. A l'école, à l'atelier, l'artiste a sué là-dessus. Car on sué toujours, à l'école. Ici, il joue. Jeu et jeu que de créer des monstres dans cette pierre.

« Tendez, devant moi, cette étoffe, syrienne. Doucement,

car elle est précieuse, et elle a servi peut-être à envelopper des reliques. Mon père l'a reçue, à Jérusalem, pour sa part. Le Pape en envoie aux églises, qui sont toutes pareilles. Ce sont celles-là que l'on suspend, aux grands anniversaires, entre les colonnes. Et passez-moi de bons outils. » La pierre vole. C'est une grêle ! Le sculpteur de chapiteaux se retrouve. Et comme il y va !

Sous la grêle surgit, le premier, un sciapode, le monstre de Ctésias, que S<sup>t</sup> Augustin vit, à Carthage, dans une mosaïque ; et que vous verrez à Souvigny et à St Parize. Sous la grêle, des ours s'en viennent danser. Voici une chasse, à l'hallali. Oh ! les vilains serpents, avec leurs têtes d'oiseaux. Et ces reptiles, aux deux corps en boucle, qu'une seule tête (détachée) réunit. Un jongleur apprivoise un lion. Au centre, la tête ailée d'un mauvais génie. Salut, chevalier, tu es beau comme cela, au port d'armes. Mais tu meurs, plus bas ; et, malheureux ! les corbeaux viennent becqueter tes yeux, des fauves fouillent tes entrailles... Et toi, ô fileuse de quenouille, que penses-tu, là, toute seule, à ton foyer, avec ton enfant, au berceau ; avec ce joli bébé, dans ses bandelettes brodées ; avec ton brave chien ? Tu penses à *lui*, n'est-ce pas ; et ton chien dresse sa tête fine. Las ! Il ne reviendra plus... Complainte attendrie d'un troubadour ! Repos émouvant parmi les monstres ! Hantise du sort réservé au chevalier, en ce monde ! Instantané de la souffrance des mères ! Amour, fontaine intarissable de larmes !

A droite, c'est la ruine ! Seules deux têtes de vieux, aux corps de poissons, s'affrontent. Ils ont gardé leurs calottes à côtes de melon. Comme ils sont drôles ! Ils feront le tour du monde. Comme eux, un guépard est là, depuis des siècles, le museau flairant une piste.

Plus haut, au *trilobé*, c'est un record. Griffons, mantichores, oiseaux s'adossant, se pourchassant, s'entre-laçant les cols, sirènes, c'est toute la poésie de l'Iran. Et vous vous croiriez dans un palais de Sennachérib !

S<sup>t</sup> Bernard traitait cet art de « *ridicula monstrositas, deformis formositas, formosa deformitas*... ». Pierre le Vénéral et allait moins fort. Il y voyait le tribut apporté par l'Orient païen à la civilisation chrétienne. Peut-être pensait-il encore au mot de S<sup>t</sup> Jean : *foris canes et venefici* ! A la porte, les bêtes mordantes et empoisonnantes. Aujourd'hui, nous sommes heureux de voir les ennemis du Christ ramper à la porte. Les voici, représentés par des divinités insanes, couchées sur le seuil.

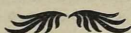
\* \* \*

De l'autre portail, il ne demeure que des débris. Au midi, il est battu, sans trêve. Comme il a été beau !... Il représente la *Résurrection des Morts*. Dans la voussure, les *Vertus* sont ici triomphantes. Au-dessus des sépulcres béants, elles soufflent dans une corne, et, en même temps, montrent leurs attributs. A gauche, c'est *Prudence*, en mailles normandes, avec son caducée. Sa correspondante est *Justice*, qui tient son glaive droit. A gauche, au-dessus, sans habit guerrier, c'est *Force*, avec la faux inexorable de la mort ; et *Tempérance* lui fait face, avec, derrière elle, la triple concupiscence vaincue. Au sommet, « plafonnent » des *Vertus*, appelant les morts, et même leur tendant la main.

Un frémissement plus visible de vie passe dans l'art de ces voussures. Ce qui reste des monstres est d'un ciseau réaliste. Mais il y a là, près des piédroits, deux chevaliers, d'un art splendide. Ils sont parmi les *Vertus* triomphantes. Ce n'est que juste. Ils ont combattu le bon combat. Ils se battent encore.

Ils frappent de grands coups désespérés. Malgré leurs cottes de mailles, on sent que l'artiste a vu se ployer ces corps et les a vus se redresser, terribles. Qui sont-ils ? Est-ce Roland, et est-ce Olivier, comme à Limoges, comme à Vérone, où le sculpteur inscrivit sur la lame : *Durindarda ? Est-ce Roland*, à pied, lorsque son cheval, *Veillantif*, fut navré en trente places ? Sont-ils ces *preux* que l'on voit aux porches de *Roncovaux*, ou de *St Fayon*, de Meaux ? Ne seraient-ils pas peut-être ces *croisés* légendaires tournaisiens, ferrailant, les tout premiers, sur les remparts de Jérusalem ?...

TH. BONDROIT.



## Quelques réflexions

(à propos de l'étude de M. Levaux)

Les articles de M. Léopold Levaux : « *Petit essai sur la mentalité russe par un Occidental catholique* » m'ont paru très bien faits et intéressants. Je le remercie de la sympathie qu'il ressent à l'égard de mon pays. Je ne saurais évidemment souscrire à toutes ses appréciations ; mais il y en a beaucoup que je partage pleinement ou presque.

Je voudrais, de mon côté, dire quelques mots de la piété russe ; non de cette piété populaire dont les « beautés » nous ont été vantées ici-même par le Prince Troubetzkoï, mais de celle des Russes intellectuels, que j'avoue mieux connaître.

Cette piété a fortement grandi depuis que les mauvais jours ont commencé, tout au moins parmi les réfugiés. Le prestige de l'Orthodoxie et de l'Église orthodoxe y est plus grand que jamais ; et bien des gens sont revenus à l'une et à l'autre qui avaient l'air de s'en être éloignés à tout jamais. C'est là, dirai-je, un des traits caractéristiques d'une grande partie tout au moins de l'émigration.

Le langage de la presse russe à l'étranger est aussi significatif à cet égard. Un journal comme le *Roul*, de Berlin, par exemple, tout en n'étant nullement — ouvertement du moins — monarchiste, est très « orthodoxophile ». Des journaux plus « à gauche », des feuilles socialistes-révolutionnaires même, ne parlent de l'Orthodoxie qu'avec respect ; il n'est pas jusqu'à une feuille bolchévisante comme le *Nakanouné*, paraissant également à Berlin, qui ne revienne constamment avec indignation sur les mauvais traitements infligés à l'Église gréco-russe dans tel ou tel des pays qui se sont formés aux dépens de l'ancien Empire des Tsars ! Tout cela n'aurait pas lieu si l'« ambiance » générale dans laquelle ces feuilles paraissent n'était fortement imprégnée de piété orthodoxe et même parfois de cléricalisme orthodoxe.

Si maintenant nous analysons d'un peu plus près en quoi consiste généralement la piété d'un Russe appartenant à la classe intellectuelle, nous y relèverons des traits dont certains ne seront pas sans étonner quelque peu les Occidentaux.

En premier lieu viendra, j'en demande pardon à mes compatriotes : l'ignorance. Celle des étrangers en fait de « choses de Russie » n'a de pareille que l'ignorance extraordinaire de la grande majorité des Russes (et je ne parle ici — encore une fois ! — que des « intellectuels ») par rapport à presque tout ce qui touche à la religion et à l'Église : leur religion, leur Église. Ici, chose bizarre, croyants et incrédules peuvent se donner la main. Pour moi, le degré de connaissances, dans ce domaine, de l'intellectuel russe pris comme type est exemplifié dans cet en-tête de télégramme qui paraissait, il y a quelques années, dans le plus grand des quotidiens de Moscou, le *Rousskoï Slovo* : « L'exarque de Géorgie dans une église orthodoxe ». C'est exactement comme si j'écrivais : « Monsieur l'abbé van den Hout, dans une

église catholique » (1)... Et cette méconnaissance, cette ignorance étant si générales, sont facilement promus experts et spécialistes dans ce domaine des gens qui ont à ces titres aussi peu de droits que possible. J'ai vu qualifier sans rire de « théologien laïque » un type comme le défunt Rosanow (2), qui a, il est vrai, discuté naguère à perte de vue sur le christianisme et le mariage... envisagé au point de vue strictement physiologique, mais qui a imprimé quelque part sans rougir (au reste, lui arrivait-il de rougir jamais ?) qu'il n'avait jamais lu... l'Évangile !

Je le maintiens donc : comme règle générale, ignorance extraordinaire (il y a évidemment des exceptions, pas très rares peut-être, mais qui, comme toujours, ne font que confirmer la règle). On connaît assez peu les dogmes, beaucoup moins encore — presque pas du tout — les canons ; très peu l'histoire ; on se rend surtout très peu compte de la situation exacte de l'Église en Russie sous l'ancien régime. Un mien ami m'a raconté qu'étant petit garçon (il avait le tort d'être trop intelligent et trop curieux, aussi a-t-il fini par tourner très mal au point de vue religieux !) il demanda un jour à sa mère, femme très pieuse et très cultivée, femme d'élite sous bien des rapports : « Maman, lequel est-il au-dessus, du Saint-Synode ou de l'Empereur ? » — « Le Synode », lui fut-il répondu. Que de gens qui en toute bonne foi eussent probablement pu donner la même réponse ; qui — en toute bonne foi également — ont nié par exemple que... qu'il y eût jamais eu en Russie Impériale des persécutions pour motifs religieux !

Il n'est que juste d'ajouter qu'après la révolution de mars 1917 (celle qui a précédé de huit mois le coup d'État léniniste) cette méconnaissance quasi générale a certainement profité à l'Église de Russie. Si peu de gens étaient au courant de la position qui avait été sienne sous l'Empire ! du degré auquel elle s'était inféodée à l'État et compromise au service du « tsarisme » ! Aussi put-elle à ce moment changer assez facilement son fusil d'épaule ; et en juillet 1917, par exemple, le Saint-Synode pouvait, après des siècles de servilisme, s'exprimer sans trop provoquer l'étonnement dans les termes suivants auxquels l'« Oint du Seigneur » renversé et gardé à vue dans son palais ne se serait certainement pas attendu de sa part six mois auparavant :

« Elle est venue, l'heure de la liberté publique pour la Russie ; le pays entier d'un bout à l'autre, d'un seul cœur et d'une seule âme, s'est réjoui des nouvelles et lumineuses journées de son existence, de la nouvelle année du Seigneur propice pour lui. Et l'espoir s'est épanoui que la Russie, ayant jeté bas les chaînes politiques qui la liaient », etc. (Lettre pastorale du Saint-Synode du 13 juillet 1917).

C'est grâce à cette même « méconnaissance » quasi générale que lors de l'ouverture du Concile de 1917, le maire de Moscou, Roudnev, socialiste-révolutionnaire, pouvait le saluer au « Christ Sauveur » en un discours de bienvenue, très probablement sans se douter que l'Église que ce Concile incarnait avait, durant un nombre très respectable d'années, formellement excommunié ses pareils, en leur qualité d'ennemis des « souverains orthodoxes », au cours des anathématisés du premier dimanche du Grand Carême (dit « Triomphe de l'Orthodoxie ») !

Après l'ignorance vient ce que j'appellerai l'indiscipline. Le Russe intellectuel croyant — je ne m'occupe pas ici des autres — croit dans une certaine mesure un peu comme il lui plaît. Un dogme paraît-il trop « gêner », il le met parfois de côté. Et, l'ignorance aidant, il peut se mouvoir tout à son aise. Pas plus tard qu'il y a quelques jours,

(1) Le télégramme relatait une visite de l'Exarque très orthodoxe de Géorgie, Mgr Innocent, à Bakou où le prélat avait visité la cathédrale !

(2) Ce Rosanow était un écrivain prolifique et fécond, mais combien repoussant : qu'on me passe l'expression, quoiqu'il s'agisse d'un mort. Violamment antisémite, alors que l'antisémitisme était à la mode dans la Russie Impériale, puis subitement touché de la grâce (après la Révolution !) et s'inclinant devant ce même Israël que sa plume avait insulté pendant tant d'années ; extraordinairement ignorant ; d'une érotomanie morbide, mêlant — ou tâchant de mêler — la pornographie à ses soi-disant commentaires de tel ou tel passage de l'Écriture (je ne parle pas de son style ineffable) : voilà ce que représentait Vassili-Vassiliévitch Rosanow que l'on s'étonne de voir quelquefois prendre au sérieux. J'ai eu le plaisir de dire dans la presse ce que je pensais de lui de son vivant ; c'est ce qui m'excuse de parler de lui comme je le fais en l'an de grâce 1923.

J'entendais une femme croyante — ou du moins persuadée qu'elle l'est — critiquer très vivement certaine parabole de Jésus. Et le dogme des peines éternelles ? Mon Dieu, que de fois il m'est arrivé de demander : « Croyez-vous à l'enfer ? à la réalité du terrible endroit où le ver ne meurt point, ni le feu ne s'éteint ? Car c'est là une doctrine qui est exposée dans l'Évangile même, et avec une netteté parfaite ; je dis : dans l'Évangile même, car ce n'est pas là un enseignement qui n'y serait contenu qu'en germe, puis se serait développé ultérieurement ; non, il est dans le christianisme dès l'époque de sa fondation. Alors ? » La plupart du temps on m'a répondu ne pas y croire — tout en maintenant *mordicus* qu'on était bon chrétien, bon orthodoxe. Et impossible de déloger mon interlocuteur — où mon interlocutrice — de là . . . . il est évident que pareille attitude n'est pas générale, mais elle est très fréquente.

Quant aux canons, l'ignorance est, dans l'immense majorité des cas, complète ; elle est du reste d'autant plus excusable que l'Église synodale russe ne s'est pas fait faute d'en fouler aux pieds un nombre très respectable. Elle était du reste par elle-même incarnation de l'anticanonisme avec ses « procureurs généraux » du Synode etc.

Dans l'observation des prescriptions et ordonnances de l'Église (carêmes, etc.) c'est — qu'on me passe l'expression — un gâchis complet. Ici je me reporte par la pensée à bien des années en arrière, à l'heureux temps où il n'y avait ni guerre mondiale, ni révolution, ni émigrés russes dans le genre de ceux d'aujourd'hui. Les intellectuels croyants observaient dans la grande majorité des cas en fait de carême (on sait que l'Église orthodoxe en compte plusieurs), la première et la septième semaine du Grand Carême seulement (quelquefois aussi, mais quelquefois seulement, les mercredis et vendredis des autres cinq semaines et la quatrième semaine tout entière). Puis venaient la veille de Noël, la veille de l'Épiphanie, le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix. . . je crois que c'était presque tout. Et inutile d'ajouter que tout cela se faisait sans « dispenses » d'aucune sorte, *proprio motu*. Personne ne semblait y trouver à redire. Je parle, à vrai dire, du milieu seul où j'ai grandi ; mais comme c'était un milieu croyant, l'exemple est approprié.

Dans ce même milieu qui était le mien, on faisait ses Pâques une fois l'an comme règle générale ; les personnes particulièrement pieuses, beaucoup plus souvent, il est vrai. Les fonctionnaires étaient tenus autrefois à se confesser et à communier une fois l'an aussi ; pour certains départements de l'Etat cette règle était tombée fortement en désuétude assez longtemps avant la Révolution.

J'estime que je faillirais presque à un devoir si je ne notais ici l'extrême *tolérance* de la classe intellectuelle croyante — de la majorité de cette classe tout au moins — dans l'ancienne Russie. L'entourage de l'Empereur Nicolas II lui-même, si orthodoxe, comprenait des catholiques (le comte Benckendorf) et des protestants (le comte Friedericksz) : le premier était « grand maréchal », le second, ministre de la Cour. La haute société de Petrograd comptait quelques membres issus de mariages mixtes qui, contrairement à la loi russe, avaient été baptisés dans la religion luthérienne, par exemple (faveur due à la haute situation de leurs parents) ; cette circonstance semblait passer tout à fait inaperçue. Je crois qu'une des raisons pourquoi certains Russes se refusent quelquefois à croire aux faits — authentiques pourtant — de persécution religieuse dans la Russie d'avant la Révolution et surtout d'avant 1905, est aussi cet esprit de tolérance si propre en général à la société russe cultivée.

Il me reste encore à parler d'un troisième trait qui, dans le même domaine, distingue beaucoup de Russes : c'est de leur grand attachement aux rites. Il est des cas historiques où cet attachement est devenu de fait une véritable Foi ; d'où le mot russe pour lequel l'équivalent français — s'il existe — m'échappe en ce moment, d'« obriado vérié » : d'« obriad » *rite* et « véra » *foi*. Le grand schisme qui a déchiré l'Église russe dans la seconde moitié du dix-septième siècle, à la suite des soi-disant « réformes » du patriarche Nikon, schisme qui dure encore, n'avait, à son origine, que des questions de rites, même moins. Et que de victimes ce *raskol* (mot russe pour schisme) n'a-t-il pas faites ? Que de souffrances n'a-t-il pas causées ? Que d'exemples d'endurance et du plus pur héroïsme ne nous ont-ils pas donnés, ces « vieux-ritualistes » qui montaient sur le bûcher et subissaient les pires tortures pour un mot, pour une lettre même ? (1)

(1) Ainsi une des causes du *Raskol* fut la suppression par Nikon du mot « mais », dans l'article du Credo où il est parlé du Fils de Dieu, consubstantiel au Père, engendré *mais* non créé ; une autre, la suppression du second « i » dans le nom russe de Jésus : *Isous* chez

Oui, c'est, je crois, par ses rites surtout que l'orthodoxie russe est si chère à tant de ses enfants. Ils peuvent ne savoir que bien peu de son histoire et de sa doctrine ; ils peuvent ne se conformer à ses prescriptions qu'à peu près dans la mesure où cela leur convient ; mais ses rites — ou plus exactement ceux de ses rites auxquels ils sont habitués — ils y tiennent, ils s'y cramponnent, si j'ose dire, avec une fidélité touchante, malgré toute son incroyance. Gare à qui portera la main sur ces rites !

M. Levaux a relevé avec raison que le prêtre, le « pape » était généralement peu respecté en Russie. Il y en avait, avouons-le, fort peu qui fussent à la hauteur de ce qu'on pouvait leur demander ! Mais qui nous dit que ce n'est pas aussi parmi ceux-là que la social-apachie russe triomphante a rencontré parfois quelques-uns de ceux qui ont montré le plus de courage à défendre leur foi et à mourir pour leurs croyances ? Il y a eu à nos cours des dernières années trop de martyrs parmi les prêtres de Russie pour qu'on se hasarde à leur jeter la pierre *in toto*. Je sais qu'il y en a eu beaucoup d'indignes ; je pense aussi — et l'ai dit ici même — que *collectivement*, *comme entité*, l'Église de Russie a certainement failli à plusieurs de ses devoirs, à beaucoup de ses devoirs ; il n'en reste pas moins qu'elle a produit des martyrs et des confesseurs ; et que c'est là une circonstance qu'on ne saurait perdre de vue en émettant un jugement sur le clergé russe. Sodome n'eût-elle pas été épargnée s'il ne s'y était trouvé que dix justes ? Et le nombre des évêques seuls martyrisés par la *Tchéka* est de vingt-six !

La personne du patriarche Tychon avait joui d'un prestige qui ne saurait à rien se comparer dans toute l'émigration russe, croyants et incroyants, monarchistes, « cadets » et même socialistes, jusqu'au moment où il s'est « réconcilié » avec les Soviets — et même quelque temps après. Il me sera permis de constater qu'aujourd'hui son prestige n'est plus tout à fait le même ; avouons pourtant que certaines des circonstances qui ont accompagné et suivi son changement d'attitude sont loin d'être claires ; et toute personne raisonnable doit dès lors suspendre son jugement. Sur ce chapitre il nous faut encore, je crois, attendre et patienter (1).

Le grand attachement dont la majorité de l'« émigration » russe fait actuellement preuve à l'égard de sa foi (car l'attachement est très sincère et très profond chez beaucoup, nonobstant celles de ses particularités — plus haut notées — qui doivent beaucoup étonner un catholique) contribue grandement, cela va sans dire, au rehaussement du prestige et de l'influence du haut clergé russe émigré. Il est regrettable que plusieurs représentants de ce haut clergé soient violemment et irréductiblement anticatholiques (2).

Les vieux-croyants, *Isous* après la « réforme » de Nikon ; viennent ensuite : le nombre de fois qu'il faut chanter « Alléluia » à la fin de telle prière (deux avant Nikon et trois depuis !) ; la question du signe de croix et du nombre de doigts qui doit être employé à le tracer ; etc. Telles étaient du moins les questions qui divisèrent l'Église russe au début du schisme et qui firent couler tant de sang — d'un côté seulement — au dix-septième siècle. Plus tard, il est vrai, sont venues se superposer dessus des matières autrement graves : les « vieux-ritualistes » représentèrent l'élément sain et croyant, très traditionaliste, qui de tout temps, comme je l'écrivais naguère ici même, maintint une intrinsèque absolue à l'égard des Saints-Synodes, procureurs généraux et autres manifestations du césaro-papisme ou bureaucratopapisme russe, lesquelles, à mon étonnement, trouvent encore quelquefois des défenseurs parmi les monarchistes moscovites !

(1) Un collaborateur d'occasion du *Roul* a donné, il y a de cela quelque temps, à ce journal des renseignements sur l'attitude qu'il est arrivé au Patriarche d'avoir naguère ; et ces renseignements ne sont pas sans étonner. C'est ainsi que ce « collaborateur » dit avoir recueilli en 1919 de la bouche même de Mgr Tychon, un refus formel d'envoyer sa bénédiction au chef de l'armée antibolchéviste de la Russie du Sud. Pareille psychologie se comprend difficilement : cette armée ne combattait-elle pas, somme toute, pour la Croix contre l'Antéchrist rouge ? Certains autres traits étonnent aussi quelque peu. Pourtant le mieux qu'on puisse faire c'est, je le répète, de rester sur l'expectative : la situation là-bas est si difficile ! si pleine de traquenards qu'ici on ne soupçonne même pas ! si infiniment compliquée ! Ce n'est évidemment pas une raison pour rester, comme le « collaborateur » et dès à présent, bouche bée d'admiration.

(2) Mgr Antoine (Khrapovitsky), métropolite de Kiev, actuellement domicilié en Serbie, en tout premier lieu. Je ne puis m'empêcher de faire brièvement connaître (ceci est dans un ordre d'idées diffé-

Il est heureux, en revanche, que certaines circonstances contrebalancent l'influence que cet anticatholicisme pourrait exercer sur les milieux émigrés ; et parmi ces circonstances je n'aurai garde de passer sous silence l'attitude si pleine de sympathie — et souvent d'une sympathie féconde — qu'ont manifestée les catholiques et spécialement le clergé catholique de certains pays (de la Belgique en tout premier lieu) à l'égard des malheureux que la tourmente révolutionnaire a arrachés à leur *home* et a dispersés aux quatre vents du ciel. Ami de la Belgique, c'est avec une vive satisfaction que je le constate. Que ceux qui veulent bien nous aider, à Louvain et ailleurs, disent que ce ne sera pas pour eux l'occasion d'appliquer le *margaritas ante porcos*...

M. Levaux parle incidemment de la Pologne, de son rôle historique et cite les paroles éloquentes de Wladimir Soloviev. J'ai été longtemps ami de la Pologne. Je suis même venu à Varsovie, en novembre 1914, « porteur » — puis-je employer ici ce terme ? — avec M<sup>me</sup> Kotliarevsky et le professeur Rostovtsev, de quarante-sept wagons d'effets et de deux cent soixante mille roubles en argent : don de Petrograd à la Pologne envahie. (Nous fûmes fort bien reçus ; le prince Swiatopolk-Czetwertynski nous fit même un discours public de bienvenue en russe ; fait extraordinaire, paraît-il.) J'ai donc donné des preuves de ma polonophilie. J'avouerai pourtant que les événements de ces dernières années m'ont forcé sous ce rapport à mettre quelques gouttes d'eau dans mon vin. Je crains bien que la Pologne ne reste toujours l'ennemie irréductible de la Russie et des Russes. En tous cas, me sera-t-il permis de dire mon avis : en venant aux Russes, le catholicisme doit apporter le plus grand soin à se différencier du polonisme.

Je prie M. Léopold Levaux de ne considérer ces quelques pages que comme des notes au courant de la plume. Je me sens loin d'avoir seulement abordé le sujet. Et je le remercie encore une fois de la sympathie qu'il nous témoigne, à nous, les parias d'aujourd'hui...

Comte PEROVSKY.

P. S. — Je parlais plus haut de deux fractions de l'Église russe (la « tychonienne » et la synodale, dite Église vivante) ; ce n'est pas assez ; sans parler des subdivisions au sein de la seconde, il y a encore celle qui paraît avoir pour chef le Métropolitain Antonin, dite « Église de la Renaissance » et qui ne reconnaît ni Patriarche, ni Synode !!

rent) à mes lecteurs la correspondance échangée dernièrement entre Mgr Antoine et le métropolitain d'Odessa et de Kherson Evdokime, président du nouveau Synode russe, lequel a remplacé le « Conseil Suprême de l'Église Orthodoxe russe » créé au Concile de mai ; correspondance que certains journaux russes viennent de publier. A la date du 12 septembre dernier (c'est ici l'occasion de relever que les deux fractions de l'Église de Russie ont passé cette année au calendrier grégorien) ; à la date du 12 septembre dernier, dis-je, Evdokime avisait par lettre Mgr Antoine, qu'il était déposé et l'adjurait de faire pénitence et de se soumettre. L'ami des Soviets saisissait cette occasion pour assurer que l'orthodoxie n'était nullement persécutée au pays de Lénine. Le métropolitain Antoine, dans sa réponse à Vassili-Ivanovitch Mestchersky, se disant métropolitain Evdokime, relève vertement ce mensonge. Il notifie à Evdokime que le « Concile des prélats russes à l'étranger » l'a à son tour déposé et excommunié ; lui déclare que son concile de Moscou n'avait pas plus de valeur que quelques paysannes rassemblées sur le marché, « même moins » ; lui rappelle (en les précisant!) ses « faiblesses », « qui feront que vous ne durerez pas longtemps » ; et en matière de conclusion le prévient qu'au jugement de Dieu ce ne seront ni les juifs, ni les popes nihilistes que vous défendront ». C'est un polémiste qui sait être désagréable que Mgr Antoine !!



Nous prions nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste qui les dessert et de nous aviser.



## Le politique et l'économique

« L'État et les États », « le Politique et l'Économique », ces oppositions de mots sont fréquentes dans le vocabulaire sociologique de nos jours, elles traduisent des formes d'activité diverses, elles désignent des institutions différentes, qui sont destinées à se compléter dans une société bien ordonnée.

Récemment M. Robert de Jouvenel publiait, sous le titre sensationnel « *Feu l'Etat* » (1), une brochure où nous nous plaignions à reconnaître nombre d'idées dont la mise en valeur a retenu notre attention sympathique au cours de nos précédentes études sur le mouvement dit des « *Etats généraux* ».

En de multiples points les vues de M. R. de Jouvenel nous paraissent concorder avec celles que M. Georges Valois a maintes fois développées et sur lesquelles il revient encore dans une de ses chroniques hebdomadaires (2).

Exprimant ses « vues sur l'État et sur les États », Valois insiste sur le caractère politique de l'État : « il est, dit-il, l'organisme politique (qui crée et conserve la cité) qui domine toute la vie économique et sociale ; mais il est contraint d'employer pour son action un certain nombre de moyens appartenant à l'économie ; ce qui l'oblige à agir sur l'économie, et à travailler à coordonner les forces économiques de telle manière que leur égoïsme naturel ne les porte pas à une action contraire au bien de l'État ».

Lisez maintenant ces lignes empruntées aux premières pages de la brochure de M. R. de Jouvenel : « C'est une chose, dira-t-on, de vouloir que le domaine de l'État soit strictement délimité et c'en est une autre de souhaiter, qu'à l'intérieur de frontières bien définies, son action se fasse sentir avec force. Nous voulons que, dans le domaine étroit de la politique, l'autorité de l'État soit grande, mais que ce même État s'abstienne de toute intervention hors de son domaine et que, économiquement tout au moins, il reste neutre.

» Croyez-vous que ce soit si simple ? que « le politique » et « l'économique » soient si distincts qu'on affecte de le croire ? »

Qu'est-ce que cela signifie sinon que « le politique » et « l'économique » sont choses bien distinctes, qu'il importe à la bonne organisation de la société qu'elles ne soient pas confondues, mais que cependant entre « le politique » et « l'économique » il y a des relations nécessaires, et qu'il faut trouver un régime qui assure des relations normales sans entraîner une confusion regrettable.

\* \* \*

Je continue la lecture de l'article de M. Valois et j'y relève cet autre passage :

« Nous vivons dans un temps où, par suite de transformations économiques profondes, par suite du fait que le fonctionnement de certains organes économiques exige des échanges indispensables avec d'autres nations, la vie économique pose des questions d'État. Par exemple, vous voyez tout de suite qu'un État français qui ne se préoccuperait pas du problème

(1) Paris, J. Ferenczi, éditeur. — Prix : 3.00 francs.

(2) *L'Action Française*, 1<sup>er</sup> octobre 1923. *Vues sur l'Etat et sur les Etats*.

du pétrole risquerait, dans des circonstances que vous n'avez pas de peine à imaginer, de se trouver proprement étouffé, et de manquer, par conséquent », à sa fonction d'État. »

On ne pourrait mieux dire.

Si je reprends la brochure de M. R. de Jouvenel, j'y lis de nombreuses pages, présentant un vif intérêt, toutes employées à retracer l'avènement de cette féodalité industrielle et financière qui, peu à peu, au XIX<sup>e</sup> siècle, et bien plus encore depuis la guerre, a réussi à s'introduire dans l'État, à s'en emparer, à le dominer. Réfléchissez sur ces pages et bien des images flottantes dans votre esprit se préciseront en contours nets ; vous vous direz : c'est bien ainsi que les choses se passent autour de nous, voilà bien les gouvernements modernes prisonniers des trusts et de la banque, le politique absorbé par l'économique.

Que faire ? Dans quelle direction chercher un moyen efficace de sortir de ce chaos ?

Écoutons de nouveau M. Valois : « Le problème n'est donc pas de faire faire notre métier par l'État : il est d'organiser entre l'État et nous une liaison telle que l'État, pour des raisons politiques, nous, pour des raisons économiques, nous soyons en mesure d'agir conjointement et conformément aux intérêts nationaux. . . . L'organisme de liaison n'existant pas, il faut le créer. Je crois pouvoir dire que c'est un des objets de l'action entreprise par le Comité des États généraux. Les États généraux, c'est la solution trouvée par le comité pour réaliser pratiquement la distinction entre le Politique et l'Économique et aboutir en même temps à leur collaboration nécessaire. »

Et voici que, rouvrant la brochure de M. R. de Jouvenel, je tombe sur cette phrase qui me paraît faire écho à la déclaration de M. Valois : « Le problème ainsi posé emporte la solution. Si l'État ne peut ni imposer sa souveraineté, ni laisser les intérêts se combattre au hasard, il ne lui reste plus qu'une ressource, qui est de faire en sorte que les intérêts organisés puissent au moins s'affronter honnêtement et en pleine lumière. » Passons, si vous le voulez bien, sur cette évocation discutable de l'État qui ne peut imposer sa souveraineté. Attachons-nous à ce qui nous apparaît comme l'essentiel : l'affirmation que, devant l'État moderne, l'État, pouvoir politique, une représentation des intérêts est désormais indispensable, qu'une multitude de citoyens y aspirent, avec la conscience plus ou moins claire du but poursuivi.

\* \* \*

Je sais bien que la dénomination de « parlement professionnel », préconisée par M. R. de Jouvenel, est de nature à faire

froncer le sourcil à M. G. Valois. Pas de nouveau parlement en face du parlement actuel, dira ce dernier. Mais ne chicanons pas sur les mots et allons aux réalités elles-mêmes.

Au vrai, il ne me semble pas que M. R. de Jouvenel songe à instituer un nouveau parlement, lorsqu'il écrit : « Il ne s'agit pas, vous le voyez, d'empiéter sur les pouvoirs du parlement politique ; il s'agit de le débarrasser légalement d'une tâche à laquelle il lui est déjà arrivé de renoncer spontanément ». Comment y a-t-il renoncé ? En abandonnant la tâche aux consortiums industriels et financiers.

M. R. de Jouvenel entend donc sauvegarder les attributions législatives du parlement politique, mais il entend aussi ériger devant lui des groupements reconnus, représentatifs des intérêts, qu'il appelle, d'un nom plutôt malheureux, un parlement économique.

Quant aux prérogatives de ces groupements, M. R. de Jouvenel écrit prudemment : « Nous n'avons pas l'intention de préciser, dans le cadre étroit de cette étude, le fonctionnement du parlement économique, de fixer, *ne varietur*, l'ordre de ses travaux, sa compétence et la limite de ses pouvoirs. Il est fort probable qu'il devra, du moins dans les premiers temps de son existence, se contenter de prêter aux intérêts économiques une voix, leur permettre d'apporter à l'assemblée politique ses suggestions et, dans certains cas, de prononcer un *veto*. »

Le droit de faire la loi demeurera aux assemblées politiques, mais il y aura du moins ceci de nouveau que l'assemblée politique, désormais éclairée sur les intérêts qu'à présent elle ignore, n'aura vraisemblablement pas l'envie et pratiquement guère le moyen de s'insurger contre les « recommandations » du parlement économique. Même si éventuellement il lui arrive de ne pas adhérer à certaines de ces « recommandations », du moins ne pourra-t-il pas légiférer contre elles. »

Puis, en une formule heureuse, qui rappelle une idée énoncée par Mgr Pottier (1) et que nous avons eu plaisir à relever précédemment, l'auteur donne à son « parlement économique » le double rôle de préparer les réformes, et d'en faire l'application.

Est-ce se bercer d'illusions que d'interpréter ces concordances de vues comme un présage favorable à la représentation corporative des intérêts ? Pour notre part nous ne le pensons pas.

GEORGES LEGRAND,  
Professeur d'Economie Sociale.

(1) Voir notre article du 24 février 1922 dans la *Revue catholique des idées et des faits*.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Le long de ma route, par Firmin van den Bosch

Personnalité curieuse, complexe, frémissante de vie, riche en contrastes, infiniment pittoresque et sympathique. Une verve étourdissante, l'entrain endiable d'un cadet de Gascogne qui fait fuser les

mots d'esprit et crépiter les mots drôles, des éclairs d'espièglerie, une gaieté intarissable qui s'épanche à flots pressés dans toutes les directions au risque de bousculer les importances gourmées et de crever les baudruches gonflées qu'elle rencontre sur son chemin, un aplomb imperturbable, une largeur étonnante de compréhension des hommes, des choses, des situations avec le don de tout s'assimiler, l'imagination picturale, le verbe chaud et coloré.

Il fut un d'Artagnan de la plume, froudeur, escripteur, batailleur qui, aux temps héroïques de la *Jeune Belgique*, aux côtés d'Eugène



Gilbert, libéra les Lettres belges, ces captives dolentes, de leur géole académique, déniaisa la critique effarouchée et pudibonde, affranchit l'enseignement de nos collègues des préjugés séculaires, déchira les bandelettes de la momie et la réveilla de son long sommeil.

Il écrivit des pages littéraires qui sentent la poudre, fulmina des jugements à l'emporte pièce, zébra de ses *Coups de plume* l'engeance des crétins de l'écritoire, exalta les bons ouvriers du renouveau, et ce fut un beau hourvari qui révolutionna la placide mentalité des constipés de la littérature.

Après cela, vous pensez tenir Firmin van den Bosch, avoir fixé ses traits sur votre kodack et... soudain surgit son double : voici le juriconsulte sagace pour qui le Code n'a pas d'arcanes, le magistrat de grande allure, l'auteur de dissertations et de consultations juridiques qui font autorité, voici la politique aux larges vues dont les avis sont recherchés en haut lieu et souvent suivis, voilà douze ans bientôt, je pense, que ceint de l'écharpe rouge écussonnée d'or, il fait apprécier au Parquet des Juridictions mixtes, au Caire, la sagesse et la pondération d'un prêtre du droit, Thémis ne l'a pas ravi à Minerve. Minerve ne l'a pas ravi à Thémis.

En lui cohabitent, l'homme de lettres et l'homme de loi, l'esprit spontané et l'esprit réfléchi, l'humoriste et le magistrat : ils se rejoignent dans le Belge qui a la passion de son pays et lui fait honneur à l'étranger, plus étroitement encore dans le catholique dont la foi vivante et agissante n'a peur de rien ni de personne et n'a jamais rougi.

\* \* \*

LE LONG DE MA ROUTE ! Rien du carnet de voyage horripilant et fastidieux, mais un album d'amateur, collection d'aquarelles, de sanguines et d'eaux-fortes, ou si vous voulez, galerie de tableaux non pas esquissés à la hâte, mais caressés avec un art savant. L'Égypte y revêt surtout, la Grèce et la Palestine n'y sont pas oubliées.

Firmin van den Bosch a su regarder, observer lentement, profondément, sonder et scruter tous les horizons, parce qu'il n'est pas un passant, avalueur de kilomètres, qui juge à vol d'oiseau, mais un résident qui choisit l'heure et le site propices, et celui-là, a-t-on dit, est un grand peintre qui sait où planter son tabouret.

Il a vu l'Orient avec ses yeux de Flamand avides de couleur, il l'a peint avec l'opulence de sa plume qui a les somptuosités de la palette rubénienne, et toute cette féerie de mouvement et de lumière se réfléchit dans ce livre prestigieux avec autant de clarté que de magnificence.

Il a aimé la beauté des cieux d'Orient, leur lumière fluide, moelleuse, transparente, les aurores baignées d'opale, les midis radieux éteignant de turquoise, les couchants dans leur pourpre sanglante et les firmaments nocturnes veloutés et jaspés de la joaillerie des étoiles, il s'est énamouré de ces splendeurs, il a traduit ses amours dans une langue qui chatoie et qui vibre, qui a tour à tour des fulgurations éclatantes et des enchantements harmonieux. Son style plastique a capté le soleil flamboyant, semeur de prismes, magicien de cette terre d'élection, et sa prose éblouissante s'illumine et scintille de tous les feux de la poésie. Il n'a pas songé au Chateaubriand de *l'Itinéraire* mais il y fait penser par sa richesse verbale et son rythme périodique, parfois trop balancé. Il n'a pas songé au Lamartine du *Voyage d'Orient*, mais il y fait penser par ses envolées lyriques. Il a de Pierre Loti la couleur locale, mais sans son flou vaporeux, ni non plus la simplicité puissante de son langage dépouillé. Les puristes lui reprocheront un penchant à la redondance, par exemple le « *movant papillonnement* », le heurt de quelques métaphores, par exemple le « *pivot d'un raisonnement* ». Mais tous loueront la sûreté du trait, le relief de la pensée, le franc coloris de cette plume qui vaut un pinceau et surtout la flamme de l'inspiration, la chaleur de l'enthousiasme. Il a ce don qui surpasse tout : l'imagination dans le style, le souffle de la vie.

Dans ce livre où jamais l'intérêt ne languit parce que la plus piquante diversité l'y ravive à chaque page vous trouverez des descriptions largement ou finement brossées, des récits bien conduits, des portraits enlevés de main de maître.

Sites et monuments se détachent avec une netteté caractéristique et se silhouettent en traits définitifs. Quel charme de contempler par les yeux de l'écrivain : le Nil serpentant aux flots d'émeraude « dont le remous tumultueux est le battement de cœur du pays » ; le *Jellah* « à la grâce mâle et souple du coureur antique » ; *Alexandrie* « qui s'allonge sur la mer bleue comme un cimetière d'or » ; *Mansourah* « qui mire dans le vieux fleuve les dômes de ses mosquées et les sveltes

minarets blancs » ; le lac *Menzaleh* « océan sans vague, délicatement rosé, avec, au loin, quelques voiles orangées, et des bandes de grands oiseaux qui évoluent... » ; le Canal de Suez « sur lequel plane le regard dominateur de Ferdinand de Lesseps, ce triomphal broyeur d'éléments qui transforma un monde » ; *Damiette* « la cible de trois croisades » évocatrice de Saint Louis ; l'immense nécropole de *Memphis* « embaumée de solitude et de silence » ; la mystérieuse grandeur de la mosquée d'albâtre du *Mokattam* où la rencontre de deux bénédictins rappelle « une religion qui donne à l'art un langage plus émouvant que la fastueuse architecture de l'Islam » ; les bazars avec leur enchevêtrement d'industries et le fourmillement prismatique des costumes et des allures ; « qui, à chaque moment, change d'aspects et de teintes » ; le *Sphinx* dont « la large face puissante, balafnée d'usure, au nez écrasé », fait plus penser au rictus de Voltaire qu'au sourire de la Joconde ; les *Pyramides* « échelonnées dressant leur cônes purpurins... ces maisons d'éternité », dont celle de Sakkara a cinquante siècles d'âge ; le champ de décombres de *Karnak*, « ... sous l'azur éclatant, dans le linceul d'une fine poussière d'or, Thèbes dort là, en ce cimetière immense », entre ses formidables pylônes, sa rangée de colosses, « qui regardent la fugitivité du touriste d'un mépris si souverain ! » ; la *Vallée des Rois*, « ce paysage d'une indicible magnificence que les Pharaons choisirent pour cadre à leur dernier sommeil, montagnes gigantesques... c'est dans ce dur granit veiné de pourpre, qu'ils se creusèrent des palais souterrains aux polychromies mystiques, où ils se couchèrent pour la mort, il y a plus de trois mille ans, et où on les retrouva... dans l'attitude même de l'immobilité suprême. »

Et parfois la description s'achève sur un trait plaisant et s'aguisse en épigramme. Écoutez ce joli couplet :

« Du parvis de la mosquée, le Caire s'allonge à mes pieds ; une nuée mauve baigne les terrasses, tandis que le soleil couchant met » une aigrette de feu au sommet des minarets ; le Nil a des miroitements d'argent ; et sur le désert rouge, les Pyramides se dressent » comme des cônes incandescents... « Quelle jolie carte postale ! » s'exclame derrière moi une petite dame dodue, son Baedeker à la » main... Que Dieu est donc bon de créer de la beauté pour que des » mazettes la profanent par des mots de ce calibre ! ».

\* \* \*

Firmin Van den Bosch sait narrer avec humour, avec esprit, parfois avec une pointe d'émotion, toujours avec la note pittoresque, et, quand il le faut, ma foi, il passe les bras dans des manches de lustrine et se met à piocher les sources pour se documenter, pensant qu'un homme averti en vaut deux. On lira, on relira dans son livre la *Fête du Printemps*, vibrante d'allégresse, une *Audience du Khédive*, rituelle de faste oriental sur lequel vient trancher la bure d'un *pooverello* du Christ, l'histoire presque dramatique de l'Institut d'Égypte, *fondation de Bonaparte*, le désopilant récit de l'exhibition. *d'Avia* dans le décor écrasant des Pyramides, le narré de la visite de condoléance faite par notre Reine à son cousin Tout-Ank-Amen, « victime des profanations de la badauderie », et où notre conteur y est allé d'une larve protocolaire et presque prudhommesque. Et je clos l'énumération très incomplète par la *Bataille d'Ismailia*, du 3 février 1915, où passe un souffle épique, et par les *Audiences*, sincèrement émues, celles-là, frémissantes de patriotisme, accordées à Firmin van den Bosch, au cours de la guerre, par le Sultan Hussein I et son successeur Fouad I, l'un et l'autre si fervents amis de la Belgique.

Leurs portraits sont dessinés *con amore* par un peintre visiblement épris de ses modèles. D'autres figures ou légèrement crayonnées ou poussées avec plus de vigueur traversent les pages de ce délicieux volume : masque tragique de Chadjarat-el-Dor (Arbre des Perles), la Messaline égyptienne qui finit à la manière de Jézabel, Arabi-Pacha, le général Boulanger de l'Égypte, condottière qui finit en bourgeois, et le Godefroid Kurth de *Mezzaim*, un peu fourvoyé dans l'égyptologie mais un peu étrangement mué en prêtre de Memphis, dans la liturgie d'Amon-Râ, et le grandiloquent Picard, contemplant par les Quarante siècles du haut des Pyramides, et le sympathique Van den Heuvel, si noblement réagissant à toutes les suggestions de l'art et de la nature, et tant d'autres types, amusants, ou sévères, dont il a plus à la fantaisie de l'artiste de parsemer son œuvre.

\* \* \*

Il était malaisé au pèlerin de la Terre-Sainte de glaner de l'inédit sur « les chemins de Judée », et cependant là aussi, ses notations

d'émotions religieuses sont si pénétrantes, si aiguës et d'un cachet si personnel que ce sujet tant de fois rebattu en est rénové. Telle est, pour citer un exemple, la *Descente du feu*, cérémonie du feu nouveau organisée par le clergé orthodoxe dans l'église du Saint-Sépulchre, le Samedi-Saint de la Pâque grecque, et dont le tableau déroulé sous nos yeux et pour ainsi dire filmé sur l'écran, compte parmi les pages les plus originales du volume.

Firmin van den Bosch revit Jérusalem après la délivrance du Tombeau du Christ, enfin restitué à la Chrétienté, et il fut chaleureusement accueilli par la colonie des Bénédictins de Maredsous, qui s'étaient installés en février 1919 à la place des moines allemands sur le Mont Sion, et qui depuis... On comprend la douloureuse indignation de ce vrai Belge, fils des Croisés, conscient de nos titres impérisables, à la pensée de l'injuste ostracisme qui pèse là-bas sur la Belgique, sur la Belgique seule. Toutes les autres nations européennes y sont représentées par des maisons d'accueil, la Belgique n'en a pas où elle se trouve chez elle pour recevoir ses enfants. Parmi cette forêt de clochers et de dômes qui s'élèvent de partout, sur ce sol sacré, rendez-vous de l'univers religieux, elle seule ne peut dresser le sien, elle qui fut la première ici avec Godefroid de Bouillon, et Baudouin de Flandre, dont les cénotaphes ont disparu sous des dalles ignominieuses, elle qui peut se réclamer avec un noble orgueil d'une longue et glorieuse tradition !

L'auteur fut envoyé en mission à Athènes, au milieu d'août 1918, par le Gouvernement Belge, pour faire connaître à l'Hellade les gestes et les souffrances du peuple belge. *Le long de ma route* se termine par le compte-rendu fidèle et vivant de cette ambassade qui fut couronnée d'un plein succès. J'avoue avoir goûté un plaisir extrême à ces pages ultimes où les réminiscences classiques se marient à l'actualité, où les événements racontés semblent emprunter à la magie du cadre une grandeur exceptionnelle, où l'action s'engage entre des personnalités de si haut intérêt, un Venizelos, par exemple, rayonnant de loyauté, homme d'Etat supérieur, et un baron von Schenk, cet intriguant semeur de corruption, qui faisait circuler à Athènes sur le compte de notre Roi cet insultant sobriquet : « Albert-sans-Terre », sans prévoir cette réplique justicière : « Guillaume-sans-Trône ».

L'honneur de l'envoyé belge, notre éloquent porte-parole, fut d'avoir pénétré l'âme grecque et d'avoir su lui tenir le langage qu'elle pouvait comprendre, pour éveiller ses sympathies et rallier ce peuple à notre cause. Son secret, il le livre en maints endroits, nulle part avec plus de force contenue, d'enthousiasme concentré, de compréhension profonde du passé confronté au présent que dans ce passage de si grande allure, les adieux à l'Acropole, qui ont une autre valeur morale que la rhétorique renanienne. Je ne saurais trouver pour ces lignes trop hâtives plus heureux complément, plus éloquent épilogue.

« La veille de mon départ d'Athènes, je voulus faire mes adieux à l'Acropole.

» Le soleil couchant mettait sur les vieux marbres un reflet rose, infiniment doux ; et dans la splendeur de l'heure, l'admirable poème architectural revêtait les apparences immatérielles d'un décor de songe. Et au milieu des glorieux débris de leur œuvre fraternelle, j'évoquais deux grands fantômes : Périclès, le génie politique, Phidias, le génie de la Beauté ! Double salaire inestimable que valurent à la Grèce antique, de la part des dieux, sa passion du Droit et sa fièvre de la Liberté ! Et ma pensée émue s'en alla, par delà les mers, vers ces peuples d'Occident qui subirent la longue étreinte sanglante et meurtrière de la Force et pour qui venaient de se lever les premiers rayons de l'aube rédemptrice. Et sur l'Acropole immortelle, je fis cette prière : qu'à nos frères et à nous, en récompense d'une foi sans défaillance et d'une bravoure sans fléchissement, le Dieu Éternel fasse don, pour la résurrection de nos Patries, d'un Périclès qui les restitue aux normes harmonieuses de la vie sociale et d'un Phidias qui, d'une main magistrale et délicate, efface sur leurs pauvres visages, les traces salissantes des crachats des Barbares ».

J. SCHYRGENS.

*Le Cercle Saint Jean de Capistran, annonce pour le mercredi 7 novembre, à 8 h., Salle Coloniale, 34, rue de Stassart, Bruxelles, une conférence de M. Hervy Cousin, sur : Le port de Zeebrugge, avec projections lumineuses.*

## FRANCE

### Impuissance...

*A souligner, ces lignes d'Henry de Jouvenel, sénateur, délégué de la France à la Société des Nations :*

« Je me souviens qu'au moment où M. Clemenceau, en prurit de consulat, préparait son entrée à l'Élysée, M. Poincaré qui y était encore, mais brûlait d'en sortir, me disait en souriant : « Il croit qu'il pourra gouverner la France d'ici. Personne ne peut gouverner d'ici. »

« Qui le savait mieux que l'homme porté à la présidence sur un flot d'ovations, y perdant la popularité qu'il allait retrouver immédiatement après son septennat et condamné pendant la période la plus tragique de notre destinée, à la double souffrance de tout comprendre et de ne pouvoir à peu près rien ni pour la guerre, ni pour la paix ?

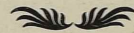
« M. Paul Deschanel, lui, avait fait le même rêve que M. Clemenceau, mais pendant plus longtemps. Vingt ans avant son élection, il disait déjà :

« Quand je serai président de la République, je ferai... je réglerai... on verra... » Parvenu au sommet vers lequel il avait tendu toute sa vie, il découvrit son impuissance : « La prison, c'est la prison », répétait-il à ceux qui l'allaient voir. Il devait mourir de sa désillusion.

« Plus loin dans le passé, j'évoque un souvenir de mon enfance : un grand salon de la rue du Général-Foy, où se passaient mes sorties de collégien chez mon oncle Paul Casimir-Périer, le sénateur. Les propos y étaient lents, mesurés, feutrés. Mais un jour éclata dans cette grisaille, comme une flamme dans l'ouate, une colère de mon oncle, qui m'avait toujours paru si paisible. Son neveu, le président de la République, lui avait fait dire qu'il allait démissionner. Et il prononçait : « C'est une trahison envers la République, un déshonneur pour notre nom. Je le dirai, s'il le faut, au Sénat ».

« Quelques instants après, le président de la République arrivait. Les deux hommes s'enfermaient dans le cabinet de travail, que je vois encore tout éclatant de la lumière des Corots et des Diaz. Nous attendîmes deux heures, anxieux, parmi les hypothèses et les curiosités des femmes. Puis le président sortit. Et quand il fut dehors, l'oncle Paul dit simplement : « Il a raison. Il n'y a rien à faire dans ce poste ».

« Sur les onze présidents qu'a eus jusqu'à présent la République, il y a eu cinq démissionnaires, un assassiné, un mort subitement, deux hivernants, M. Poincaré et, enfin, M. Millerand. »



On s'abonne

à

La revue catholique  
des idées et des faits

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs



Etablissements Fr. CEUTERICK, rue Vital Decoster, 60, Louvain.

## Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

*Comptes de Chèques et de Quinzaine.*

*Dépôts de Titres et de Valeurs.*

*Lettres de Crédit.*

*Prêts sur Titres.*

*Coffres-Forts.*

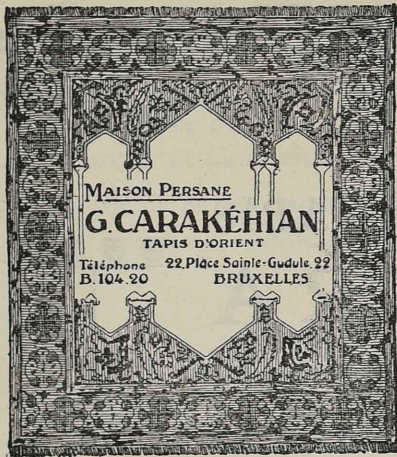
BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



## L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

**l'Incendie et  
les accidents  
de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

**Agences dans tout le pays**

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

**10, rue de la Bourse, 10**

Directeur : N. DIERCXSENS

**A la Grande Fabrique**

**E. Esders**

**26, rue de la Vierge Noire. 26**

**Bruxelles**

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

**Vêtements pour hommes, dames et enfants**

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.  
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.  
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT  
**DU C**  
CHOCOLAT



LA GRANDE  
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

**C<sup>ie</sup> française du Gramophone**  
BRUXELLES  
171, Boul. Maurice Lemonnier  
65, rue de l'Ecuyer  
42, Place de Meir. — Anvers



Un tableau rayonnant!

**"NUGGET"**  
POLISH POUR CHAUSSURES

Typographie — Lithographie — FABRIQUE DE REGISTRES — Articles de Bureau —	<p><b>VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur</b> Maison fondée en 1733</p> <p><b>François VANNES</b> Successeur</p> <p>13, rue de la Colline, Bruxelles Tél. 227.64</p> <p>USINE ÉLECTRIQUE : 36, RUE VANDERSTRAETEN</p>	Papeterie — Maroquinerie — COPIE-LETRES — Chapelets — Livres de prières —
--	---	--

Une visite s'impose

A partir du 15 OCTOBRE à

LA MAISON DU TAPIS  
**BENEZRA**

RUE DE L'ÉCUYER, 41-43 BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15

A DES PRIX BATTANT  
TOUS LES RECORDS  
DE LA BAISSÉ

VENDRA  
TOUS SES TAPIS

LES PRIX SERONT  
ANNONCÉS ET AFFICHÉS  
AVANT LA MISE EN VENTE

